

# PATHOLOGIE VERBALE - OU LESIONS DE CERTAINS MOTS DANS LE

EMILE LITRE\*

Pathologie Verbale  
ou  
Lésions de certains mots dans le cours de l'usage

Sous ce titre, je comprends les malformations (la *.\_cour.\_* au lieu de la *.\_court.\_*, *.\_epellation.\_* au lieu d'*.\_epelation.\_*), les confusions (*.\_econduire.\_* et l'ancien verbe *.\_escondire.\_*), les abrogations de signification, les pertes de rang (par exemple, quand un mot attache aux usages nobles tombe aux usages vulgaires ou vils), enfin les mutations de signification.

Notre langue est écrite depuis plus de six cents ans. Elle est tellement changée dans sa grammaire, dans ses constructions et même en son dictionnaire, qu'il faut une certaine étude, qui d'ailleurs n'est pas bien longue et que j'ai toujours recommandée, pour comprendre couramment l'ancienne. Malgré tout, un grand nombre de mots ont traversé ce long intervalle de temps, ils ont été employés par tous les Français, il est vrai, habitant le même pays, mais soumis à d'infinies variations de mœurs, d'opinions, de gouvernements. On doit admirer la constance de la tradition sans s'étonner des accrocs qu'elle a subis ça et là.

Comme un médecin qui a eu une pratique de beaucoup d'années et de beaucoup de clients, parcourant à la fin de sa carrière le journal qu'il en a tenu, en tire quelques cas qui lui semblent instructifs, de même j'ai ouvert mon journal, c'est-à-dire mon dictionnaire, et j'y ai choisi une série d'anomalies qui, lorsque je le composais, m'avaient frappé et souvent embarrassé. Je m'étais promis d'y revenir, sans trop savoir comment; l'occasion se présente en ce volume et j'en profite; ce volume que, certes, je n'aurais ni entrepris ni continué après l'avoir commencé, si je n'étais soutenu par la maxime de ma vieillesse: faire toujours, sans songer le moins du monde si je verrai l'achèvement de ce que je fais.

Je les laisse dans l'ordre alphabétique ou je les ai relevées. Ce n'est point un traité, un mémoire sur la matière, que je

---

\*PDF created by pdfbooks.co.za

compte mettre sous les yeux de mon lecteur. C'est plutot une serie d'anecdotes; le mot considere en est, si je puis ainsi parler, le heros. Plus l'anomalie est forte, plus l'anecdote comporte de details et d'incidents. Je suis ici comme une sorte de Tallemant des Reaux, mais sans medisance, sans scandale et sans mauvais propos, a moins qu'on ne veuille considerer comme tels les libres jugements que je porte sur les inconsistances et les lourdes meprises de l'usage, toutes les fois qu'il en commet.

L'usage est de grande autorite, et avec raison; car, en somme, il obeit a la tradition; et la tradition est fort respectable, conservant avec fidelite les principes memes et les grandes lignes de la langue. Mais il n'a pas conscience de l'office qu'il remplit; et il est tres susceptible de ceder a de mauvaises suggestions, et tres capable de mettre son sceau, un sceau qu'ensuite il n'est plus possible de rompre, a ces facheuses deviations. On le trouvera, dans ce petit recueil, plus d'une fois pris en flagrant delit de malversation a l'egard du depot qui lui a ete confie; mais on le trouvera aussi, en d'autres circonstances, ingenieux, subtil et plein d'imprevu au bon sens du mot.

Cette multitude de petits faits, disperses dans mon dictionnaire, est ici mise sous un meme coup d'oeil. Elle a l'interet de la variete; et, en meme temps, comme ce sont des faits, elle a l'interet de la realite. La variete amuse, la realite instruit.

\_Accoucher\_ – \_Accoucher\_ n'a aujourd'hui qu'une acception, celle d'enfanter, de mettre au monde, en parlant d'une femme enceinte. Mais, de soi, ce verbe, qui, evidemment, contient \_couche\_, \_coucher\_, est etranger a un pareil emploi. Le sens propre et ancien d'\_accoucher\_, ou, comme on disait aussi, de \_s'accoucher\_, est se mettre au lit. Comme la femme se met au lit, se couche pour enfanter, le preliminaire a ete pris pour l'acte meme, exactement comme si, parce qu'on s'assied pour manger a table, s'asseoir avait pris le sens de manger. \_Accoucher\_ n'a plus signifie qu'une seule maniere de se coucher, celle qui est liee a l'enfantement; et ce sens restreint a tellement prevalu, que l'autre, le general, est tombe en desuetude. Il est bon de noter qu'il se montre de tres bonne heure; mais alors il existe cote a cote avec celui de se mettre au lit. L'usage moderne reservait a ce mot une bien plus forte entorse; il en a fait un verbe actif qui devrait signifier mettre au lit, mais qui, dans la tournure qu'avait prise la signification, designa l'office du chirurgien, de la sage-femme qui aident la patiente. Je ne crois pas qu'il y ait rien a blamer en ceci, tout en m'etonnant de la vigueur avec laquelle l'usage a, pour ce dernier sens, manipule le mot. C'est ainsi que l'artiste remanie souverainement l'argile qu'il a entre

les mains.

*\_Arriver\_.*—De quelque façon que l'on se serve de ce verbe (et les emplois en sont fort divers), chacun songe à *\_rive\_* comme radical; car l'étymologie est transparente. En effet, dans l'ancienne langue, *\_arriver\_* signifie uniquement mener à la rive: ¶Li vens les arriva.¿¿ Il est aussi employé neutralement avec le sens de venir à la rive, au bord: ¶Saint Thomas l'endemain en sa nef en entra; Deus (Dieu) li donna bon vent, a Sanwiz *\_arriva\_.*¿¿ Chose singulière, malgré la présence évidente de *\_rive\_* en ce verbe, le sens primordial s'oblitéra; il ne fut plus question de *\_rive\_*: et *\_arriver\_* prit la signification générale de venir à un point déterminé: arriver à Paris; puis, figurement: arriver aux honneurs, à la vieillesse. Mais la ne s'est pas arrêtée l'extension de la signification. On lui a donné pour sujet des objets inanimés que l'on a considérés comme se mouvant et atteignant un terme: ¶De grands événements arriverent; ce désordre est arrivé par votre faute.¿¿ Enfin la dernière dégradation a été quand, pris impersonnellement, *\_arriver\_* a exprimé un accomplissement quelconque: ¶Il arriva que je le rencontrai.¿¿ Ici toute trace de l'origine étymologique est effacée; pourtant la chaîne des significations n'est pas interrompue. L'anomalie est d'avoir expulsé de l'usage le sens primitif; et il est fâcheux de ne pas dire comme nos aïeux: Le vent les *\_arriva\_.*

*\_Artillerie\_.*—Ce mot est un exemple frappant de la force de la tradition dans la conservation des vieux mots, malgré le changement complet des objets auxquels ils s'appliquent. Dans *\_artillerie\_*, il n'est rien qui rappelle la poudre explosive et les armes à feu. Ce mot vient d'*\_art\_*, et ne signifie pas autre chose que objet d'art, et, en particulier, d'art mécanique. Dans le moyen âge, *\_artillerie\_* désignait l'ensemble des engins de guerre soit pour l'attaque, soit pour la défense. La poudre ayant fait tomber en désuétude les arcs, arbalètes, balistes, châteaux roulants, béliers, etc., le nom d'*\_artillerie\_* passa aux nouveaux engins, et même se renferma exclusivement dans les armes de gros calibre, non portatives. Il semblait qu'une chose nouvelle dut amener un nom nouveau; il n'en fut rien. Le néologisme ne put se donner carrière; et, au lieu de recourir, comme on eut fait de notre temps, à quelque composé savant tiré du grec, on se borna modestement et sagement à transformer tout l'arsenal à cordes et à poulies en l'arsenal à poudre et à feu. Seulement, il faut se rappeler, quand on lit un texte du quatorzième siècle, qu'*\_artillerie\_* n'y signifie ni arquebuse, ni fusil, ni canon.

*\_Assaisonner\_.*—Le sens propre de ce mot, comme l'indique l'étymologie, est: cultiver en saison propre, murir à temps. Comment a-t-on pu en venir, avec ce sens qui est le seul de la langue du moyen âge, à celui de mettre des condiments dans un mets? Voici la transition: en un texte du treizième siècle,

viande *\_assaisonnee\_* signifie aliment cuit a point, ni trop, ni trop peu, comme qui dirait *muri a temps*. Du moment qu'*assaisonner* fut entre dans la cuisine, il n'en sortit plus, et de cuire a point il passa a l'acception de mettre a point pour le gout a l'aide de certains ingredients; sens qu'il a uniquement parmi nous.

*\_Assassin\_*.—Ce mot ne contient rien en soi qui indique mort ou meurtre. C'est un derive de *\_haschich\_*, cette celebre plante enivrante. Le Vieux de la Montagne, dans le treizieme siecle, enivrait avec cette plante certains de ses affides, et, leur promettant que, s'ils mouraient pour son service, ils obtiendraient les felicités dont ils venaient de prendre un avant-gout, il leur designait ceux qu'il voulait frapper. On voit comment le *haschich* est devenu signe linguistique du meurtre et du sang.

*\_Attacher, attaquer\_*.—Ces mots presentent deux anomalies considerables. La premiere, c'est qu'ils sont etymologiquement identiques, ne differant que par la prononciation; *\_attaquer\_* est la prononciation picarde d'*\_attacher\_*. La seconde est que, *\_tache\_* et *\_tacher\_* etant les simples de nos deux verbes, les composees *\_attacher\_* et *\_attaquer\_* ne presentent pas, en apparence, dans leur signification, de relation avec leur origine. Il n'est pas mal a l'usage d'user de l'introduction irreguliere et fortuite d'une forme patoise pour attribuer deux acceptions differentes a un meme mot; et meme, a vrai dire, il n'est pas probable, sans cette occasion, qu'il eut songe a trouver dans *\_attacher\_* le sens d'*\_attaquer\_*. Mais comment a-t-il trouve le sens d'*\_attacher\_* dans *\_tache\_* et *\_tacher\_*, qui sont les simples de ce compose? C'est que, tandis que dans *\_tache\_* mourait un des sens primordiaux du mot qui est: ce qui fixe, petit clou, ce sens survivait dans *\_attacher\_*. Au seizieme siecle, les formes *\_attacher\_* et *\_attaquer\_* s'emploient l'une pour l'autre; et Calvin dit *\_s'attacher\_* la ou nous dirions *\_s'attaquer\_*. Ce qui attaque a une pointe qui pique, et le passage de l'un a l'autre sens n'est pas difficile. D'autre part, il n'est pas douteux que *\_tache\_*, au sens de ce qui salit, ne soit une autre face de *\_tache\_* au sens de ce qui fixe ou se fixe. De la sorte on a la vue des amplexes ecarts qu'un mot subit en passant du simple au compose, avec cette particularite ici que le sens demeure en usage dans le simple disparaît dans le compose, et que le sens qui est propre au compose a disparu dans le simple complètement. C'est un jeu curieux a suivre.

*\_Avouer\_*.—Quelle relation y a-t-il entre le verbe *\_avouer\_*, confesser, *\_confiter\_*, et le substantif *\_avoue\_*, officier ministeriel charge de représenter les parties devant les tribunaux? L'ancienne etymologie, qui ne consultait que les apparences superficielles, aurait dit que l'avoue etait nomme

ainsi parce que le plaideur lui avouait, confessait tous les faits relatifs au proces. Mais il n'en est rien; et la recherche des parties constituantes du mot ne laisse aucune place aux explications imaginaires. *Avouer* est forme de *a* et *voeu*; en consequence, il signifie proprement faire voeu a quelqu'un, et c'est ainsi qu'on l'employait dans le langage de la feodalite. Le fil qui de ce sens primitif conduit a celui de confesser est subtil sans doute, mais tres visible et tres sur. De faire voeu a quelqu'un, *avouer* n'a pas eu de peine a signifier: approuver une personne, approuver ce qu'elle a fait en notre nom. Enfin une nouvelle transition, legitime aussi, ou l'on considere qu'avouer une chose c'est la reconnaitre pour sienne, mene au sens de confesser: on reconnait pour sien ce que l'on confesse. Et l'*avoue*, que devient-il en cette filiere? Ce substantif n'est point nouveau dans la langue, et jadis il designait une haute fonction dans le regime feodal, fonction de celui a qui l'on se vouait et qui devenait un defenseur. L'officier ministeriel d'aujourd'hui est un diminutif de l'*avoue* feodal; c'est celui qui prend notre defense dans nos proces.

*Bondir*.—Supposez que nous ayons conserve l'ancien verbe *tentir* (nous n'avons plus que le compose *retentir*), et qu'a un certain moment de son existence *tentir* change subitement de signification, cesse de signifier faire un grand bruit, et prenne l'acception de rejaillir, ressauter; vous aurez dans cette supposition l'histoire de *bondir*. Jusqu'au quatorzieme siecle, il signifie uniquement retentir, resonner a grand bruit; puis tout a coup, sans qu'on apercoive de transition, il n'est plus employe que pour exprimer le mouvement du saut; il est devenu a peu pres synonyme de sauter. Nous aurons, je crois, l'explication de cet ecart de signification en nous reportant au substantif *bond*. Ce substantif, dont on ne trouve des exemples que dans le cours du quatorzieme siecle, n'a pas l'acception de grand bruit, de retentissement, qui appartient a l'emploi primitif du verbe *bondir*; le sens propre en est mouvement d'un corps qui, apres en avoir heurte un autre, rejaillit. C'est par le sens de rejaillissement que les deux acceptions, la primitive et la derivee, peuvent se rejoindre. Un grand bruit, un retentissement, a ete saisi comme une espece de rejaillissement; et, une fois mis hors de la ligne du sens veritable, l'usage a suivi la pente qui s'offrait, a oublie l'acception primitive et etymologique, et en a cree une neologique, subtile en son origine et tres eloignee de la tradition.

*Charme*.—Le mot *charme*, qui vient du latin *carmen*, chant, vers, ne signifie au propre et n'a signifie originellement que formule d'incantation chantee ou recitee. C'est le seul sens que l'ancienne langue lui attribue; meme au seizieme siecle il n'a pas encore pris l'acception de ce qui plait, ce qui touche,

ce qui attire; du moins mon dictionnaire n'en contient aucun exemple. C'est vers le dix-septieme siecle que cet emploi neologique s'est etabli. La transition est facile a concevoir. Aujourd'hui la signification primitive commence a s'obscurcir, a cause que l'usage du charme incantation, banni tout a fait du milieu des gens eclaires, se perd de plus en plus parmi le reste de la population. Mais considerez a ce propos jusqu'ou peut aller l'ecart des significations: le latin *\_carmen\_* en est venu a exprimer les beautes qui plaisent et qui attirent. L'imaginer aurait ete, si l'on ne tenait les intermediaires, une bien temeraire conjecture de la part de l'etymologiste.

*\_Chercher\_.*—Le latin a *\_quaerere\_*; notre langue en a fait *\_querir\_*, avec la meme signification. Le latin vulgaire avait *\_circare\_*, aller tout autour, parcourir; notre langue en fit *\_chercher\_*, non pas avec l'acception de *querir*, mais avec celle de l'etymologie, parcourir: ¶ Toute France a *\_cerchie\_* (il a parcouru toute la France)*ii*, dit un trouvere. Jusque-la tout va bien; et chacun de ces deux mots reste sur son terrain. Mais, a un certain moment, *\_chercher\_* perd le sens de parcourir et prend celui de *querir*. C'est un fort neologisme de signification, qui parait avoir commence des le treizieme siecle. Par quels intermediaires a-t-on passe du sens primitif au sens secondaire? De tres bonne heure, a cote du sens de parcourir, *\_chercher\_* eut celui de porter les pas en tous sens, et meme de porter en tous sens la main, et l'on disait chercher un pays, chercher un corps, ce que nous exprimerions aujourd'hui par fouiller un pays, fouiller un corps. A ce point nous sommes tres pres du sens moderne de *\_chercher\_*, qui en effet s'impatronisa dans l'usage et en bannit les deux anciennes acceptions de ce verbe. Bien plus, a mesure que le sens de s'efforcer de trouver a predomine dans *\_chercher\_*, *\_querir\_* est tombe en desuetude, et aujourd'hui il est a peine usite. Le neologisme, fort ancien il est vrai, dont *\_chercher\_* a ete l'objet, n'a pas ete heureux. Il eut mieux valu conserver le plein emploi de *\_querir\_*, qui est le mot latin et propre, et garder *\_chercher\_* en son acception primitive, incompletement suppltee par parcourir.

*\_Chere\_.*—Ce mot vient du latin vulgaire et relativement moderne *\_cara\_*, qui signifiait face, et qui etait lui-meme une derivation du grec *ἰκα'raj*. Cette alteration du sens primitif, ce sont les Latins qui s'en sont charges. Puis est venu le vieux francais qui n'emploie le mot *\_chere\_* qu'au sens de face, de visage. Faire bonne chere, c'est faire bon visage; de la a faire bon accueil il n'y a pas loin; aussi cette acception a-t-elle eu cours jusque dans le commencement du dix-septieme siecle. Ces deux sens sont aujourd'hui hors d'usage; le nouveau, qui les a rejetes dans la desuetude, est bien eloigne: faire bonne chere, mauvaise chere, c'est avoir un bon repas, un mauvais repas. Sans doute, un bon repas est un bon accueil; mais pour quelqu'un qui

ignore l'origine et l'emploi primitif du mot, il est impossible de soupçonner que le sens de visage est au fond de la locution. Ce qui est pis, c'est qu'évidemment l'usage moderne s'est laissé tromper par la similitude de son entre chère et chair; chair l'a conduit à l'idée de repas, et l'idée de repas a expulsé celle d'accueil.

*\_Chetif\_.*—Cet adjectif vient du latin *\_captiveus\_*, captif, prisonnier de guerre; aussi dans l'ancienne langue a-t-il le sens de prisonnier. Mais de très bonne heure cette signification primitive se trouve en concurrence avec la signification dérivée, celle de misérable. Les Latins ne sont point les auteurs de la dérivation que le mot a subie; ce sont les Romains qui l'ont ainsi détournée; détournement qui, du reste, se conçoit sans beaucoup de peine, le prisonnier de guerre étant sujet à toutes les misères. À mesure que le temps s'est écoulé, le français y a laissé tomber en désuétude l'acception du captif, et il n'y est plus resté que celle du misérable. Mais une singularité est survenue; au seizième siècle, la langue savante a francisé *\_captiveus\_*, et en a fait *\_captive\_*. Les procédés de la langue populaire et de la langue savante sont tellement différents, que *\_chetif\_* et *\_captive\_*, qui sont pourtant le même mot, marchent côte à côte sans se reconnaître. Il faut convenir que, *\_chetif\_* ayant irrévocablement perdu son sens de prisonnier, *\_captive\_* est un assez heureux néologisme du seizième siècle.

*\_Choisir\_.*—Le mot germanique qui a produit notre *\_choisir\_* signifie voir, apercevoir, discerner. Aussi est-ce l'unique acception que *\_choisir\_* a dans l'ancien français. *\_Choisir\_* au sens d'élire ne commence à paraître qu'au quatorzième siècle. À mesure que *\_choisir\_* s'établissait au sens d'élire, élire lui-même éprouvait une diminution d'emploi. Le français moderne n'a gardé aucune trace de la vraie et antique acception de *\_choisir\_*. Il n'a pas été nécessaire de donner une forte entorse au mot pour lui attacher le sens d'élire; et discerner, qu'il renferme, conduit sans grande peine à faire un choix. Ici se présente une singularité; tandis que, anciennement, *\_choisir\_* n'a que le sens de voir, *\_choix\_* n'a en aucun temps celui de vue, de regard: il veut toujours dire élection. Des l'origine, le traitement du verbe a été différent du traitement du substantif. Discernement, si voisin du sens d'élection, a prévalu dans celui-ci tandis que le sens plus général de voir prévalait, selon l'étymologie, dans celui-là. Des lors on conçoit que le quatorzième siècle ne fit pas un grand néologisme de signification quand il rendit *\_choisir\_* synonyme d'élire. Mais *\_choisir\_* au sens de voir en est mort; c'est un cas assez fréquent dans le cours de notre langue qu'une nouvelle acception met hors d'usage l'ancienne.

**Compliment.**—**Compliment.** est le substantif de l'ancien verbe **complir**, et signifie accomplissement. Il a ce sens dans le seizieme siecle. Le dix-septieme siecle n'en tient aucun compte, et, laissant dans l'oubli cette acception reguliere, il en imagine une autre, celle de paroles de civilité adressees a propos d'un evenement heureux ou malheureux. Il aurait bien du nous laisser entrevoir quels intermediaires l'avaient conduit si loin dans ce neologisme de signification. Ce qui semble le plus plausible, en l'absence de tout document, c'est que, dans les paroles ainsi adressees, il a vu un accomplissement de devoir ou de bienveillance; et le nom que portait cet acte (compliment ou accomplissement), il l'a transfere aux paroles memes qui s'y prononcaient. Notez en confirmation que le premier sens de compliment, selon le dix-septieme siecle, est discours solennel adresse a une personne revetue d'une autorite. C'est donc bien un accomplissement.

**Converser.**, **conversation.**—**Converser**, d'apres son origine latine, veut dire vivre avec, et n'a pas d'autre signification durant tout le cours de la langue, jusqu'au seizieme siecle inclusivement. **Conversation**, qui en est le substantif, ne se comporte pas autrement, et nos aïeux ne l'emploient qu'avec le sens d'action de vivre avec. Puis, tout a coup, le dix-septieme siecle, fort enclin aux neologismes de signification, se donne licence dans **conversation**; et il ne s'en sert plus que pour exprimer un echange de propos. Ce siecle, qu'on dit conservateur, ne le fut pas ici; car, s'il lui a ete licite de passer du sens primitif au sens derive, il n'aurait pas du abolir le premier au profit du second. C'est un dommage gratuit impose a la langue. **Converser** a ete plus heureux; il a les deux acceptions, et la tradition, d'ordinaire respectable, n'y a pas ete interrompue.

**Coquet, coquette.**—Un **coquet** dans l'ancienne langue est un jeune coq. On ne peut qu'applaudir a l'imagination ingenieuse et riante qui a transporte l'air et l'apparence de ce gentil animal dans l'espece humaine et y a trouve une heureuse expression pour l'envie de plaire, pour le desir d'attirer en plaisant. On ne sait pas au juste quand la nouvelle acception a ete attachee a **coquet**. Je n'en connais pas d'exemple avant le quinzieme siecle.

**Cote.**—Le sens etymologique est celui d'os servant a constituer la cage de la poitrine. Longtemps, le mot n'en a pas eu d'autre; puis, au seizieme siecle, on voit apparaitre celui de penchant de colline. En cette acception l'ancienne langue disait un **pendant**. La cote d'une colline a ete ainsi nommee par la meme suggestion qui forma **cote** (**coste**) et **coteau** (**costeau**). On y vit une partie laterale, assimilee des lors sans difficulte aux os composant la partie laterale de la poitrine. C'est le

seizieme siecle qui a eu le merite d'imaginer un tel rapport. Nous usons, sans scrupule, de sa hardiesse neologique qui susciterait plus d'une clameur si elle se produisait aujourd'hui. Toutefois notons que nos aieux (les aieux anterieurs au seizieme siecle) n'avaient pas ete trop mal inspires en nommant au propre un *\_pendant\_* ce que nous nommons une *\_cote\_* au figure.

*\_Cour\_*.—Il y avait dans le latin un mot *\_cohors\_* ou *\_chors\_* qui signifiait enclos. Il se transforma dans le bas latin en *\_curtis\_*, qui prit le sens general de demeure rurale. Devenu francais, il s'ecrivit, etymologiquement, avec un *\_t\_*, *\_court\_*, et figure sous cette forme dans maints noms de lieux, en Normandie, en Picardie et ailleurs. Comme, sous les Merovingiens et les Carolingiens, les seigneurs et les rois habitaient ordinairement leurs maisons des champs, *\_court\_* prit facilement le sens de lieu ou sejourne un prince souverain. On a la un exemple de l'anoblissement des mots. Celui-ci a quitte les champs pour entrer dans les villes et les palais. En la langue d'aujourd'hui, ces deux extremes se touchent encore: la basse-cour tient a l'usage primitif, et la cour des princes, a l'usage derive. Une fausse etymologie, qui naquit dans le quatorzieme siecle et tira notre mot de *\_curia\_*, y supprima le *\_t\_*; mais outre que le *\_t\_* figure dans les derives, *\_courtois\_*, *\_courtisan\_*, *\_curia\_* devrait donner non pas *\_cour\_*, mais *\_cuire\_* ou *\_coire\_*. Nous avons laisse la bonne orthographe des douzieme et treizieme siecles (*\_court\_*), et garde la mauvaise du quatorzieme siecle; si bien qu'il est devenu difficile de comprendre comment, organiquement, on a fait pour former le derive *\_courtisan\_*; et l'usage est assez penaud quand on lui represente que *\_courtisan\_* jure avec *\_cour\_* ainsi travesti.

*\_Demanteler\_*.—Dans le seizieme siecle, *\_demanteler\_* a le sens propre d'oter le manteau, a cote du sens figure: abattre les remparts d'une ville. Aujourd'hui le sens propre a disparu, et l'usage n'a conserve que le sens figure. *\_Demanteler\_* est un neologisme du au seizieme siecle, qu'il faut feliciter d'avoir introduit ce mot au propre et au figure. C'est vraiment une metaphore ingenieuse d'avoir compare les remparts qui defendent une ville au manteau qui defend l'homme des intemperies. Honneur a ceux qui savent faire du bon neologisme!

*\_Devis\_*, *\_devise\_*, *\_deviser\_*.—Ces mots ne sont pas autre chose que le verbe *\_diviser\_*, qui a pris une acception particuliere. D'abord, nos aieux avaient, euphoniement, de la repugnance pour la meme voyelle formant deux syllabes consecutives dans un mot; ils ont donc dit *\_deviser\_*; c'est ainsi que de *\_finire\_* ils avaient fait soit *\_fenir\_*, soit *\_finer\_*. Puis, usant a leur guise du sens du supin latin *\_divisum\_* qui leur avait donne *\_diviser\_*, a nous *\_diviser\_*, ils lui ont fait prendre l'acception de disposer, arranger, vu qu'une division se prete a

un arrangement des parties. De la, *\_devise\_* a signifie maniere, disposition, propos, discours; ce sens a disparu de la langue moderne, qui l'a transporte sur *\_devis\_*, propos, et aussi trace, plan, projet. Quant a la *\_devise\_* d'aujourd'hui, elle est nee du blason, qui donnait ce nom a la division d'une piece honorable d'un ecu. La *\_devise\_* du blason est devenue facilement synonyme d'emblemme ou de petite phrase d'un emblemme. Au sens de partager en parties, l'ancienne langue disait non *\_diviser\_* mais *\_deviser\_*, par la regle d'euphonie que j'ai rappee ci-dessus. *\_Diviser\_* est refait sur le latin et n'apparait qu'au seizieme siecle; depuis lors, il n'est plus trace de *\_deviser\_* avec l'acception actuelle de *\_division\_*. Si la langue moderne avait garde *\_deviser\_* pour mettre en parties, on aurait vu tout de suite que *\_deviser\_*, tenir des propos, etait le meme mot; aujourd'hui *\_deviser\_* et *\_diviser\_* sont deux, et ce n'est qu'une etymologie subtile, mais appuyee par les textes, qui en montre l'identite. En effacant la trace de cette identite ici et ailleurs, l'usage ote a la langue la faculte de voir dans le mot plus qu'il ne contient, pris isolement en soi. Un des charmes des langues anciennes est que la plupart des mots se laissent penetrer par le regard de la pensee a une grande profondeur.

*\_Donzelle\_*.-*\_Donzelle\_* est un mot tombe de haut, car l'origine en est elevee. C'est la forme francaise du bas latin *\_dominicella\_*, petite dame, diminutif du latin *\_domina\_*. C'etait en effet un titre d'honneur dans l'ancienne langue, equivalent a *\_damoiselle\_* ou *\_demoiselle\_*, qui ne sont d'ailleurs que d'autres formes du meme primitif. *\_Demoiselle\_* n'a pas varie dans son acception distinguee; mais *\_donzelle\_* est devenu un terme leste ou de dedain. Les mots ont leurs decheances comme les familles. Par un esprit de gausserie peu louable, le francais moderne s'est plu a affubler d'un sens pejoratif les termes archaïques restes dans l'usage. *\_Donzelle\_* a ete une de ses victimes.

*\_Droit\_*, *\_droite\_*.-L'acception de ce mot au sens de oppose a gauche ne parait pas remonter au dela du seizieme siecle; jusque-la, oppose a *\_gauche\_* s'etait dit *\_destre\_*, du latin *\_dexter\_*. C'etait le vrai mot, de vieille origine et consacree par l'antiquite premiere ou latine et par l'antiquite seconde ou de la langue d'oïl. Mais tout a coup *\_destre\_* tombe en desuetude; pour remplacer ce mot indispensable, l'usage va chercher l'adjectif *\_droit\_*, qui signifie direct, sans courbure, sans detours. Il a fallu certainement beaucoup d'imagination pour y trouver le cote oppose au cote gauche; neanmoins il valait bien mieux conserver *\_destre\_* que creer une amphibologie dans le mot *\_droit\_* en lui donnant deux sens qui ne derivent l'un de l'autre que par une brutalite de l'usage. N'est-ce pas en effet une brutalite impardonnable que de tuer aveuglement d'excellents

mots pour leur donner de tres mediocres remplacements?

\_Dupe\_.—La \_dupe\_ est un ancien nom (usité encore dans le Berry sous la forme de \_dube\_) de la huppe, oiseau. La huppe ou dupe passe pour un des plus niais. Il a donc été facile à l'esprit populaire de transporter le nom de l'oiseau aux gens qui se laissent facilement attraper. Toutefois, il faut noter que c'est l'argot ou jargon qui a fourni cette acception détournée; ainsi nous l'apprend Du Cange dans une citation d'un texte du quinzième siècle; citation qui montre que ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue va chercher des suppléments dans l'argot. Quand on emploie le verbe \_duper\_, il est certainement curieux de parcourir en pensée le chemin qu'a fait le sens du langage populaire pour tirer d'une observation de chasseur ou de paysan sur le peu d'intelligence d'un oiseau un terme aussi expressif. Malheureusement, \_dupe\_ comme nom de l'oiseau a complètement péri dans la langue actuelle. Quand nous disons un étourneau pour un homme étourdi, une pie pour une femme bavarde, comme étourneau et pie sont restés noms d'oiseaux, rien ne nous masque la métaphore. Mais \_dupe\_ n'est plus pour nous un nom d'oiseau, et, au sens de personne facile à tromper, ce n'est qu'un signe que l'on penserait conventionnel, si l'étymologie ne rendait pas son droit à l'origine concrète, réelle, du mot.

\_Echapper\_.—Que l'on se reporte par la pensée au temps où nos aïeux parlaient encore latin, mais un latin populaire qui dérogeait beaucoup à la langue classique. À ce moment se forma le mot \_capa\_, que les étymologistes dérivent de \_capere\_, contenir, et qui désigne un vêtement embrassant tout le corps. Il fut facile d'en produire le composé \_excapare\_, signifiant tirer hors de la chape, ou sortir de la chape. Dans ce milieu néo-latin, le terme classique \_evadere\_ n'était pas en usage. Le langage, et surtout le langage populaire, a de l'inclination pour le style métaphorique. C'est à ce style qu'appartient \_échapper\_.; on se plut à dire sortir de la chape, au lieu de dire s'évader; et le verbe nous est resté, mais sans le piquant qu'il avait à l'origine; car qui, en disant \_échapper\_, songe désormais à une \_chape\_, ou, s'il y songe, ose se fier à une si forte métaphore?

\_Eclat\_.—Les neologismes de signification sont quelquefois à noter aussi bien que les neologismes de mot. D'origine, \_eclat\_ signifie un fragment détaché par une force soudaine. Dès le quinzième siècle, tout en gardant son acception primitive, il prend celle de bruit grand et soudain; mais ce n'est que dans le dix-septième siècle qu'il reçoit sa dernière transformation, celle qui, au propre et au figure, lui attribue l'acception d'apparition d'une grande lumière. Les transformations de sens sont bien enchaînées. L'usage a mis un long temps entre chacune; la rupture d'un fragment l'a conduit à un grand bruit; puis un

grand bruit l'a conduit a une grande lumiere. Il n'y a qu'a le feliciter d'avoir ainsi etendu le champ occupe par le mot.

Econduire.—Ce verbe est un cas assez complique de pathologie linguistique. Il ne se trouve qu'au quinzieme siecle avec le sens d'excuser, c'est-a-dire de se defaire, par paroles, de quelqu'un ou de quelque chose. Or ce sens ne peut, a aucun titre, appartenir a econduire, qui represente exconducere, conduire hors. Mais, dans les siecles anterieurs qui n'ont pas econduire, on trouve escondire, qui a precisement, et par l'etymologie et par l'usage, la signification d'employer la parole pour ecarter quelqu'un ou quelque chose; car il vient du latin fictif excondicere. A un certain moment, la langue, se meprenant, a donne a escondire la forme econduire, en lui laissant son acception propre qui ne lui convenait plus; puis, l'etymologie reprenant ses droits, les modernes, sans lui oter sa signification usurpee, lui ont restitue le sens legitime de conduire hors. Si au quinzieme siecle l'usage n'avait pas commis la lourde faute de transformer escondire en econduire, on aurait garde escondire pour se defaire de... par paroles, et cree esconduire pour ecarter, eloigner. Au lieu de cela, il a double la meprise; si c'est escondire qu'il a voulu garder, ce verbe ne peut signifier conduire hors; si c'est econduire qu'il a voulu creer, ce verbe ne peut signifier se defaire par paroles. Mais le mal est fait; il ne reste plus qu'a se soumettre et a juger.

Epellation, epeler.—Eh quoi! va-t-on me dire, vous ecrivez epellation par deux l et epeler par une seule; soyez donc consequent, et mettez ou epelation ou epeller. Ami lecteur, ne m'accusez pas, c'est l'usage qui le veut; mais il n'a pas ete judicieux, d'autant plus digne de blame que epellation est un neologisme qui n'aurait pas du presenter de difformite. Il est bien vrai que nous disons appeler par une seule l, et appellation par deux; et c'est sur ce modele qu'on s'est cru autorise a ecrire et a prononcer epellation; faible justification d'une faute d'orthographe. Appellation derive non de appeler, mais directement du latin appellationem, tandis qu'il n'y a point de latin expellationem qui puisse donner epellation; ce mot vient donc d'epeler, et l'on n'avait pas la liberte de doubler l. Mais qu'est ce verbe epeler? un tres vieux mot qu'on trouve dans nos anciens textes, qui n'a rien de commun avec appeler et qui provient du germanique. Le sens propre en est expliquer, signifier; la langue moderne, le detournant de son acception generale, lui a donne l'acception speciale de nommer les lettres pour en former un mot. Et vraiment, quand on lit dans un document du douzieme siecle: Bethsames, cest nom espelt (ce nom veut dire) cite de soleil, on touche le moderne epeler. Fait bien curieux, certains mots peuvent avoir une existence latente que rien ne



fille uniquement la relation de l'enfant du sexe féminin au père ou à la mère; elle avait plusieurs mots pour désigner la jeune femme, *\_mescine\_*, *\_touse\_*, *\_bachele\_* et son diminutif *\_bachelette\_*, *\_garce\_* (voy. ce mot plus loin), enfin *\_pucele\_*, qui n'avait pas le sens particulier d'aujourd'hui et qui représentait, non pour l'étymologie, mais pour la signification, le latin *\_puella\_*. La perte profondément regrettable de ces mots essentiels a fait qu'il n'a plus été possible de rendre, sinon par une périphrase (*\_jeune fille\_*), le latin *\_puella\_*, ou bien l'allemand *\_Madchen\_* et l'anglais *\_maid\_*. Mais ce n'a pas été le seul dommage: *\_fille\_* a été dégradé jusqu'à signifier la femme qui se prostitue. L'usage est parfois bien intelligent et bien ingénieux; mais ici il s'est montré dénué de prévoyance et singulièrement grossier et malhonnête.

*\_Finance\_*.—Le latin disait *\_solvere\_* pour payer. De ce verbe, l'ancien français fit *\_soudre\_* avec le même sens. Pourquoi ce verbe, qui satisfaisait au besoin de rendre une idée essentielle, ne devint-il pas d'un usage commun, et laissa-t-il à la langue l'occasion de chercher à détourner de leur acception effective des mots qui ne songeaient guère, qu'on me permette de le dire, à leur nouvel office? C'est ce qui n'est pas expliqué et rentre dans ce que j'appelle pathologie verbale. D'un côté, l'imagination populaire se porta sur le verbe latin *\_pacare\_*, apaiser, pour lui imposer le sens de payer; et, en effet, un paiement est un apaisement entre le créancier et le débiteur. En même temps, l'ancienne langue prenait le verbe *\_finer\_*, qui signifie *\_finir\_*, et s'en servait pour dire: payer une somme d'argent; en effet, effectuer un paiement c'est finir une affaire. Du participe présent de ce verbe *\_finer\_*, aujourd'hui inusité, vient le substantif *\_finance\_*, qui avait aussi dans l'ancienne langue le sens primitif de terminaison. En se détachant de la sorte, c'est-à-dire en prenant une acception très détournée, tout en laissant tomber hors de l'usage l'acception naturelle, les mots deviennent des signes purement algébriques qui ne rappellent plus à l'esprit rien de concret et d'image. Si *\_finance\_* signifiait terminaison et était resté à côté de *\_finance\_* signifiait argent, on aurait été constamment invité à se demander quel était le lien entre les deux idées; mais, l'un étant effacé, l'autre n'est plus qu'un signe arbitraire pour tout autre que l'étymologiste, qui fouille et interprète le passé des mots.

*\_Flagorner\_*.—Quelle que soit l'étymologie de ce mot, qui demeure douteuse, le sens ancien (on n'a pas d'exemples au-delà du quinzième siècle) est bavarder, dire à l'oreille; puis ce sens se perd, et sans transition, du moins je ne connais pas d'exemple du dix-septième siècle, on voit au dix-huitième *\_flagorner\_* prendre l'acception qui est seule usitée présentement. Quelle est la nuance qui a dirigé l'usage pour

infliger au verbe cette considerable perversion? Est-ce que, inconsciemment, on a attribue par une sorte de pudeur linguistique, a la *\_flagornerie\_* le soin de parler bas, de ne se faire entendre que de pres et a voix basse? Ou bien plutot, est-ce que, la syllabe initiale *\_fla\_* etant commune a *\_flagorner\_* et a *\_flatter\_*, l'usage, qui ne sait pas se defendre contre ces sottises confusions, a cru a une communaute d'origine et de sens?

*\_Flatter\_*.—Le latin avait *\_blandiri\_*, dont le vieux francais fit *\_blandir\_*. Mais les couches populaires n'etaient pas un milieu ou tous les beaux mots aient eu le droit ou la chance de penetrer; et leur parler, qui fit si souvent la loi, chercha un vocable qui fut plus a leur portee. Le germanique *\_flat\_* ou *\_flaz\_*, qui signifie plat, avait passe dans les Gaules. On en fit le verbe *\_flatter\_*, qui signifiait proprement rendre plat, puis alla figurement au sens de caresser comme avec la main, et par suite de *flatter*. C'est ainsi que l'on suppléa a *\_blandiri\_*, qui ne devint pas populaire, et a *\_adulari\_*, qui n'a laisse dans la langue d'oïl aucune trace. *\_Adulateur\_* ne se trouve que dans le quatorzieme siecle et *\_aduler\_* dans le quinzieme. Ce sont des mots savants, forges directement du latin; la vieille langue en eut fait le substantif *\_aulere\_*, *auleor\_* et le verbe *\_auler\_*.

*\_Franchir\_*.—Personne de ceux qui emploient couramment ce verbe ne songe au sens propre et ancien. Dans la langue des hauts temps, il n'a que la signification de rendre franc, libre; et, s'il l'avait conservee jusqu'a nous, on s'indignerait de l'audace du novateur qui l'emploierait pour signifier: traverser franchement, resoluement des obstacles. Ce hardi neologisme s'est opere au quinzieme siecle; et, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il a fait tomber en complete desuetude l'acception legitime, et qu'il est reste seul en possession de l'usage. Dans l'opinion commune, l'usage est un despote qui fait ce qu'il veut, sans autre regle que son caprice; mais son caprice meme ne peut se soustraire aux conditions que chaque mot presente; et, quand on recherche ces conditions, on trouve qu'il a obei autant qu'il a commande.

*\_Fripon\_*.—*Fripon\_*, au debut de son emploi, signifia seulement gourmand, aimant a manger: c'est au dix-septieme siecle que le changement de sens s'opere. Cependant *\_friponner\_*, qui veut dire bien manger, commence au seizieme siecle, dans Montaigne, a prendre le sens actuel et moderne. Aujourd'hui le sens original est completement oublie. Ici encore l'acception neologique a tue l'acception primitive. Tout en blamant ces executions qui sacrifient completement l'ancien au nouveau, ce qui importe ici, c'est de concevoir par quelle deviation l'usage a passe de l'un a l'autre. Le *\_fripon\_* (gourmand) est entache d'un defaut; de

plus, il est fort enclin aux petits larcins pour satisfaire sa gourmandise. C'est la que le neologisme a trouve son point d'appui pour faire d'un gourmand un filou. *\_Fripon\_* aurait lieu de se plaindre d'avoir ete ainsi metamorphose. C'est une degradation; car, d'un defaut leger et qui n'est pas toujours mal porte, on a fait un coquin, un voleur. D'autres mots tombent de plus haut; mais ce n'en est pas moins une chute.

*\_Fronder\_*.—Qui aurait jamais imagine que *\_fronder\_*, c'est-a-dire lancer une pierre ou une balle avec la fronde, engin qui n'est presque plus en usage, prendrait le sens de faire le mecontent, critiquer? C'est un hasard qui a produit ce singulier resultat. Au temps des troubles de la minorite de Louis XIV, des enfants avaient l'habitude de se reunir dans les fosses de Paris pour lancer des pierres avec la fronde, se dispersant des qu'ils voyaient paraitre le lieutenant civil et revenant quand il n'etait plus la. Bachaumont compara, un jour, le parlement a ces enfants qui lancaient des pierres, que la police dispersait et qui revenaient pour recommencer. De la vint la *\_Fronde\_*, nom de la revolte contre Mazarin et contre l'autorite royale, et la *\_Fronde\_* produisit sans peine le verbe *\_fronder\_*.

*\_Gagner\_*.—Ce verbe, par son etymologie germanique, a le sens de paître, qu'il a conserve en termes de chasse, et dans *\_gagnage\_* qui veut dire paturage. La langue d'oïl, du sens rural de paître, a passe a l'acception rurale aussi de labourer; puis le profit fait par la culture s'est dans *\_gagner\_* generalise a signifier toute sorte de profits, seul sens reste en usage. La meme deviation de signification se voit dans le provençal *\_gazanhar\_* et l'italien *\_guadagnare\_*. Cette deviation merite d'etre notee a cause du fait parallele que la langue latine presente: le latin *\_pecunia\_*, qui signifie argent monnaie, est originiairement un terme rural, par *\_pecus\_*, mouton, bete de campagne. Le mot latin nous reporte a un temps tres ancien ou, dans la vieille Italie, les troupeaux faisaient la principale richesse. *\_Gagner\_* est d'une epoque beaucoup moins reculee; pourtant lui aussi represente un etat de choses ou la puissance tient un haut rang dans la fortune des hommes; c'est que l'invasion germanique, a laquelle le mot *\_gagner\_* appartient, avait reproduit quelque une des conditions d'une societe pastorale.

*\_Galetas\_*.—Quelle decheance! A l'origine, *\_galetas\_* est le nom d'une tour de Constantinople. Puis ce mot vient a signifier un appartement dans la maison des templiers, a la Cour des comptes, et une partie importante d'un grand chateau. La chute n'est pas encore complete; mais, au quinzieme siecle, le sens s'amointrit; et, au seizieme, le *\_galetas\_* est devenu ce que nous le voyons. C'est bien la peine de venir des bords du Bosphore pour se degrader si miserablement. N'est-ce pas ainsi que l'on

voit des familles descendre peu a peu des hauts rangs et se perdre dans la misere et l'oubli de soi-meme?

\_Garce, garçon, gars.\_—Ces trois mots n'en font qu'un, proprement: \_gars\_ est le nominatif, du bas latin \_garcio\_, avec l'accent sur \_gar\_.; \_garçon\_ est le regime, de \_garcionem\_, avec l'accent sur \_o\_: \_garce\_ est le feminin de \_gars\_. Dans l'ancienne langue, \_gars\_, \_garçon\_, signifie enfant male, jeune homme; mais, de bonne heure, il s'y mele un sens defavorable, et souvent ce vocable devient un terme d'injure, signifiant un mauvais drole, un lache. Cette acception facheuse n'a pas penetre dans la langue moderne. Il n'en est pas de meme de \_garce\_. Tandis que, dans l'ancienne langue, \_garce\_ signifie une jeune fille, en dehors de tout sens mauvais, il est devenu dans la langue moderne un terme injurieux et grossier. Il semblerait que le mot n'a pu echapper a son destin: en passant dans l'usage moderne, \_garçon\_ s'est purifie, mais \_garce\_ s'est degrade. Il vaut la peine de considerer d'ou provient ce jeu de significations. Le sens propre de \_garçon\_, \_garce\_, est jeune homme, jeune femme. Comme les jeunes gens sont souvent employes en service, le moyen age donna par occasion a \_garçon\_ l'acception de serviteur d'un ordre inferieur, au-dessous des ecuyers et des sergents. Une fois cette habitude introduite, on concoit qu'une idee pejorative ait pris naissance a l'egard de ce mot, comme il est arrive pour \_valet\_. De la le sens injurieux que l'ancienne langue, non la moderne, attribua a \_garçon\_. Ceci est clair; mais comment garce est-il tombe si bas qu'il ne peut plus meme etre prononce honnetement? Je ne veux voir la que quelque brutalite de langage qui malheureusement a pris pied, fletrissant ce qu'elle touchait; brutalite qui se montre, a un pire degre encore, dans \_fille\_, dont il faut comparer l'article a celui de \_garce\_.

\_Garnement.\_—\_Garnement\_, anciennement \_garniment\_, vient de \_garnir\_. Comment un mot issu d'une telle origine a-t-il pu jamais arriver au sens de mauvais drole, de vaurien? Le sens original est ce qui garnit: vetement, ornement, armure. Dans les hauts temps, il n'y en a pas d'autre. Mais, au quatorzieme siecle (car ce grand neologisme d'acception ne nous appartient pas, il appartient a nos aieux), l'usage transporte hardiment ce qui garnit a celui qui est garni; et, avec l'epithete de mechant, de mauvais, il fait d'une mauvaise veture un homme qui ne vaut pas mieux que son habillement. Il va meme (car il ne dit jamais un bon garnement) jusqu'a supprimer l'epithete mechant, mauvais, sans changer le sens: un garnement. On doit regretter que, pour la singularite des contrastes, le sens de vetement n'ait pas ete conserve a cote de celui de mauvais sujet.

\_Garnison.\_—\_Garnison\_ et \_garnement\_ sont un meme mot, avec des finales differentes et avec une signification primitive identique. Ils expriment tous les deux ce qui garnit: vetements, armures,

provisions. Longtemps ils n'ont eu l'un et l'autre que cette acception; mais, dans le cours du parler toujours vivant et toujours mobile, on a vu ce qu'il est advenu de *garnement*, qui n'a garde aucune trace du sens qui lui est inherent. La transformation a ete moins etrange pour *garnison*. Du sens de ce qui garnit, il n'y a pas tres loin au sens d'une troupe qui defend, garnit une ville, une forteresse. Mais, quand on lit, par exemple, une phrase comme celle-ci: *Le plus mechant garnement de la garnison*, quel est celui qui, sans etre averti, imaginera qu'il a la sous les yeux deux mots de meme origine et de meme acception premiere?

*Gauche*.—L'ancienne langue ne connait que *senestre*, en latin *sinister*. Puis au quinzieme siecle apparait un mot (*gauche*) signifiant qui n'est pas droit, qui est de travers. Au quinzieme siecle, *senestre* commence a tomber en desuetude, et c'est *gauche* qui le remplace. Pourquoi? peut-etre parce que, le sentiment de l'usage attachant une inferiorite a la main de ce cote, *senestre* n'y satisfait pas. Il y avait satisfait dans la latinite; car *sinister* a aussi un sens pejoratif que nous avons conserve dans le vocable moderne *sinistre*. En cet etat, l'usage se porta sur gauche, qui remplit la double condition de signifier oppose au cote droit et oppose a adresse. L'italien, mu par un meme mobile, a dit la main gauche de deux facons: *stanca*, la main fatigee, et *manca*, la main estropiee.

*Geindre*.—*Geindre* est la forme francaise reguliere que doit prendre le latin *gemere*. Avec l'accent sur la premiere syllabe, *gemere* n'a pu fournir qu'un mot francais ou cette meme premiere syllabe eut l'accent. Mais a cote, des les anciens temps, existait *gemir*, qui provient d'une formation barbare, *gemere*, au lieu de *gemere*. Ces deux verbes, l'usage moderne ne les a pas laisses synonymes. Suivant la tendance qu'il a de donner a la forme la plus archaïque un sens pejoratif, il a fait de *geindre* un terme du langage vulgaire ou le gémissement est presente comme quelque chose de ridicule ou de peu serieux. Au contraire, *gemir* est le beau mot, celui qui exprime la peine morale et la profonde tristesse.

*Gent*, s. f.—Il est regrettable, je dirais presque douloureux, que des mots excellents et honorables subissent une degradation qui leur inflige une signification ou basse ou moqueuse et qui les relegue hors du beau style. *Gent* en est un exemple. Encore au commencement du dix-septieme siecle, il etait d'un usage releve, et Malherbe disait la gent qui porte turban; le cardinal du Perron, une gent invincible aux combats; et Segrais, cette gent farouche. Aujourd'hui cela ne serait pas recu; on rirait si quelque chose de pareil se rencontrait dans un vers moderne de poesie soutenue; car *gent* ne se dit plus qu'en un sens de denigrement ou qu'en un sens comique. A quoi tiennent

ces injustices de l'usage? a ce que *\_gent\_*, tombant peu a peu en desuetude, est devenu archaïque. Sous ce pretexte, on l'a depouille de la noblesse, et on en a fait un roturier ou un vilain.

*\_Gourmander\_*.–*\_Gourmander\_*, verbe neutre, signifie manger en gourmand, et ne presente aucune difficulte; c'est un derive naturel de l'adjectif. Mais *\_gourmander\_*, verbe actif, signifie reprimander avec durete ou vivacite; comment cela, et quelle relation subtile l'usage a-t-il saisie entre les deux significations? Malheureusement, *\_gourmand\_* ne parait pas un mot tres ancien, du moins le premier exemple connu est du quatorzieme siecle; de plus, l'origine en est ignoree; ces deux circonstances otent a la deduction des sens son meilleur appui. Pourtant une lueur est fournie par E. Deschamps, ecrivain qui appartient aux quatorzieme et quinzieme siecles. Il parle d'une souffrance qui vient chaque jour vers la nuit *\_Pour son corps nuire et gourmander\_*. *\_Gourmander\_* signifie ici leser, attaquer. Faut-il penser que de l'idee de *\_gourmand\_* attaquant les mets, on a passe a l'idee de l'effet de cette attaque, et qu'on a fait de la sorte *\_gourmander\_* synonyme, jusqu'a un certain point, de nuire et d'attaquer? Cela est bien subtil et bien fragile; mais je n'ai rien de mieux. *\_Gourmander\_* est un probleme que je livre aux curieux de la derivation des significations; c'est une partie de la lexicographie qui a son interet.

*\_Grefe\_* (le) et *\_Grefe\_* (la).–Parmi les personnes etrangeres aux etudes etymologiques, nul ne pensera que le *\_greffe\_* d'un tribunal et la *\_greffe\_* des jardiniers soient un seul et meme mot. Rien pourtant n'est mieux assure. Les deux proviennent du latin *\_graphium\_*, poincon a ecrire; on sait que les anciens ecrivaient avec un poincon sur des tablettes enduites de cire. De poincon a ecrire, on tire le sens de lieu ou l'on ecrit, ou l'on conserve ce qui est ecrit. Voila pour *\_greffe\_* du tribunal. Mais c'est aussi d'un poincon que l'on se sert pour pratiquer certaines entes; de la on tire l'action de placer une ente et le nom de l'ente elle-meme. Voila pour la *\_greffe\_* des jardiniers. Heureusement l'usage a mis, par le genre, une difference entre les deux emplois.

*\_Grief\_*, *\_grieve\_*.–*\_Grief\_* nous offre une deformation de prononciation; il represente le *\_grav\_* du latin *\_grav-is\_*, qui est monosyllabique; et pourtant il est devenu chez nous disyllabique. C'est une faute contre la derivation etymologique, laquelle ne permet pas de dedoubler un *\_a\_* de maniere a en faire deux sons distincts.

Cela a ete cause par une particularite de la tres ancienne orthographe. Dans les hauts temps, ce mot s'ecrivait *\_gref\_* ou *\_grief\_*, mais etait, sous la seconde forme, monosyllabique comme

sous la premiere. Comment prononcait-on *\_grief\_* monosyllabe? nous n'en savons rien. Toujours est-il que, dans les bas temps, l'orthographe *\_grief\_* ayant prevalu, il fut impossible de l'articuler facilement en une seule emission de voix. De la est ne le peche facheux contre l'equivalence des voyelles en *\_gravis\_* dans le passage du latin au francais.

*\_Griffonner\_*.—Ce verbe est un neologisme du dix-septieme siecle. On a bien dans le seizieme un verbe *\_griffonner\_* ou *\_griffonnier\_*, mais c'est un terme savant qui se rapporte au *\_griffon\_*, animal fabuleux, qu'on disait percer la terre pour en tirer l'or: *griffonnier l'or*, lit-on dans Cholieres. Pourtant l'origine de notre *\_griffonner\_* remonte au seizieme siecle et est due a un joli neologisme de Marot. Il nomme *\_griffon\_* un scribe occupe dans un bureau a barbouiller du papier. *\_Griffon\_* en ce sens n'a pas dure, et nous l'avons remplace par *\_griffonneur\_*. Comment Marot a-t-il imagine la denomination plaisante que je viens de rapporter? Sans doute il n'a vu dans le barbouillage du scribe qu'une operation de *\_griffes\_*; et des lors le *\_griffon\_*, arme et pourvu de *\_griffes\_*, lui a fourni l'image qu'il cherchait.

*\_Grivois\_*.—Un *\_grivois\_*, une *\_grivoise\_*, est une personne d'un caractere libre, entreprenant, alerte a toute chose; mais bien decu serait celui qui en chercherait directement l'etymologie. Le sens immediatement precedent, qui d'ailleurs n'est plus aucunement usite, est celui de soldat en general; le soldat se pretant par son allure determinee a fournir l'idee, le type de ce que nous entendons aujourd'hui par *\_grivois\_*. Est-ce tout? pas encore, et la filiere n'est point a son terme. Avant d'etre un soldat en general, le *\_grivois\_* fut un soldat de certaines troupes etrangeres. Encore un pas et nous touchons a l'origine de notre locution. Le *\_grivois\_* des troupes etrangeres etait ainsi nomme parce qu'il usait beaucoup d'une *\_grivoise\_*, sorte de tabatiere propre a raper le tabac. *\_Grivoise\_* est l'alteration d'un mot suisse *\_rabeisen\_*, raper a tabac (proprement fer a raper). Quel long chemin nous avons fait! et quelle bizarrerie, certainement originale et curieuse, a tire d'une espece de raper un mot vif et alerte, qu'il n'est pas deplaisant de posseder!

*\_Groin\_*.—La prononciation offre ici le meme cas pathologique que pour *\_grief\_*; elle represente par deux syllabes une syllabe unique du latin. En effet *\_groin\_* vient de *\_grun-nire\_*, qui a donne *\_grogn-er\_*, ou *\_grogn\_* est monosyllabique comme cela doit etre. La vieille langue n'avait pas, bien entendu, cette faute; elle etait trop pres de l'origine pour se meprendre. Mais ici, comme dans *\_grief\_*, l'*\_r\_* a fait sentir son influence; la difficulte d'enoncer monosyllabiquement ce mot a triomphe des lois etymologiques, et le *\_grun\_* latin est devenu le disyllabe *\_groin\_*. Je regrette, en ceci du moins, que le spiritisme n'ait

aucune realite, car j'aurais evoque un Francais du douzieme siecle, et l'aurais prie d'articuler *\_groin\_* pres de mon oreille. Faute de cela, la prononciation monosyllabique de *\_groin\_* reste, pour moi du moins, un probleme.

*\_Guerir\_*.—Ce mot vient d'un verbe allemand qui signifie garantir, proteger. Et en effet l'ancienne langue ne lui connait pas d'autre acception. Au douzieme siecle, *\_guerir\_* ne signifie que cela; mais au treizieme siecle la signification de delivrer d'une maladie, d'une blessure, s'introduit, et fait si bien qu'elle ne laisse plus aucune place a celle qui avait les droits d'origine. Que faut-il penser de ce neologisme, fort ancien puisqu'il remonte jusqu'au treizieme siecle? En general, un neologisme qui n'apporte pas un mot nouveau, mais qui change la signification d'un mot recu n'est pas a recommander. La langue avait *\_saner\_* du latin *\_sanare\_*; *\_saner\_* suffisait; il a peri, laissant pourtant des parents, tels que *\_sain\_*, *\_sante\_* qui le regrettent. D'ailleurs, la large signification du *\_guerir\_* primitif s'est partagee entre les verbes garantir, proteger, defendre, qui ne la representent pas completement. Le treizieme siecle aurait donc mieux fait de s'abstenir de toucher au vieux mot; mais de quoi l'usage s'abstient-il, une fois qu'une circonstance quelconque l'a mis sur une pente de changement?

*\_Habillemeent\_*, *\_habiller\_*.—Il n'y a dans ces mots rien qui rappelle le vetement ou l'action de vetir. *\_Vetement\_* et *\_vetir\_* sont les mots propres qui nous viennent du latin et que nous avons conserves, mais l'inclination qu'a le langage a detourner des vocables de leur sens primitif et a y infuser des particularites inattendues, s'est emparee d'*\_habiller\_*, qui, venant d'*\_habile\_*, signifie proprement rendre habile, disposer a. L'homme vetu est plus habile, plus dispos, plus propre a differents offices. C'est ainsi qu'*\_habiller\_* s'est specifie de plus en plus dans l'acception usuelle qu'il a aujourd'hui. On ne trouve plus l'acception originelle et legitime que dans quelques emplois techniques: *\_habiller\_* un lapin, de la volaille, les depouiller et les vider; en boucherie, *\_habiller\_* une bete tuee; en peche, *\_habiller\_* la morue, la fendre et en oter l'arete; en jardinage, *\_habiller\_* un arbre, en ecourter les branches, les racines, avant de le planter. A ce propos, c'est le lieu de remarquer que les metiers sont particulierement tenaces des anciennes acceptions. Ici, comme dans plusieurs autres cas, il y a lieu de regretter qu'*\_habiller\_*, prenant le sens de vetir, puisque ainsi le voulait l'usage, n'ait pas conserve a cote son acception propre. *\_Habiller\_*, signifiant vetir, est un neologisme assez ingenieux, mais peu utile en presence de *\_vetir\_*, et nuisible parce qu'il a produit la desuetude de la vraie signification.

*\_Hasard\_*.—*\_Fortuit\_*, du latin *\_fortuitus\_*, ne se trouve qu'au

seizieme siecle. *\_Fortuite\_* est un latinisme qui n'apparaît que de notre temps. De la sorte, ce que les Latins exprimaient par le substantif *\_fors\_* n'avait point de correspondant; et une idée essentielle faisait défaut à la langue. Il advint qu'une sorte de jeu de dés recut dans le douzième siècle le nom de *\_hasart\_*, fourni par un incident des croisades. Le fortuit règne en maître dans le jeu de dés. L'usage, et ce fut une grande marque d'intelligence, sut tirer de là une signification bien nécessaire. Il est quelquefois obtus et déraisonnable, mais, en revanche, il est aussi, à ses moments, singulièrement ingénieux et subtil. Qui aurait songé dans son cabinet à combler, grâce à un terme de jeu, la lacune laissée par la disparition du terme latin? C'est un de ces cas où il est permis de dire que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire.

*\_Hier\_*.—La prononciation fait de ce mot un disyllabe; et pourtant il représente une seule syllabe latine, *\_her-i\_*; c'est donc une faute considérable contre l'étymologie. L'ancienne langue ne la commettait pas; elle écrivait suivant les dialectes et suivant les siècles *\_her\_* ou *\_hier\_*, mais toujours monosyllabique. Cela a duré jusqu'au dix-septième siècle; et encore plusieurs écrivains de ce temps suivent l'ancien usage. Toutefois c'est alors que commence la résolution de l'unique syllabe archaïque en deux; résolution qui a prévalu. Notez pourtant que la conséquence n'est pas allée jusqu'au bout et que, dans *\_avant-hier\_*, *\_hier\_* est monosyllabe. La faute qui a dédoublé l'unique syllabe latine *\_heri\_* est toute gratuite; car elle n'a pas l'excuse de la difficulté de prononciation, comme pour *\_grief\_* ou *\_groin\_*. *\_Hier\_* se prononce monosyllabe aussi facilement que disyllabe; et les Vaugelas n'ont pas été des puristes assez vigilants pour faire justice d'une prévarication qui s'impatronisait de leur temps.

*\_Interesser\_*, *\_interet\_*.—Quand on parcourt les significations du verbe *\_interesser\_*, on en rencontre une qui se trouve en discordance avec le sens général de ce mot; c'est celle où il devient synonyme d'endommager, *leser*, alors qu'on dit en parlant d'une blessure: La balle a intéressé le poumon. D'où vient cela? Pour avoir l'explication, il faut recourir au substantif *\_interet\_*, et encore non à l'usage moderne, mais à l'usage ancien. En lisant l'historique de ce mot, que j'ai donné dans mon Dictionnaire, on voit *\_interet\_* jouer d'une manière remarquable entre dommage et dédommagement, ce qui importe (latin *\_interest\_*) se prêtant à signifier ce qui importe en mal comme ce qui importe en bien. C'est du sens de dommage implique dans *\_interesser\_* qu'est venue l'acceptation d'endommager. Au reste, ni le verbe ni le substantif n'appartiennent aux origines de notre idiome; la forme même l'indique; le latin *\_interesse\_*, *\_interfui\_*, aurait donné *\_entrestre\_*, *\_entrefu\_*. Ils apparaissent dans le quatorzième et le quinzième siècles

probablement suggerés par des mots congeneres en provençal, en espagnol, en italien. Ce neologisme a été tout à fait heureux. Il faut signaler les bienfaits comme les méfaits du neologisme.

„Jument.“—Dans la très ancienne langue, „jument“ signifiait seulement bête de somme, ce qui est le sens de „jumentum“ en latin. Mais le mot s’était particularisé dès le treizième siècle, et, à côté de l’acception de bête de somme, il a aussi celle de cavale. Aujourd’hui la première est absolument obliérée, et il ne reste plus que la seconde. En ceci, la langue s’est montrée bien mauvaise ménagère des ressources qu’elle possédait. Le latin lui avait fourni régulièrement „ive“, de „equa“, femelle du cheval. Elle n’avait aucune raison de laisser perdre cet excellent mot; mais surtout elle devait conserver à „jument“ son acception de bête de somme, non seulement à cause de la descendance directe du latin, mais aussi à cause qu’il exprimait en un seul vocable ce que nous exprimons par la locution composée bête de somme. Or un vocable simple vaut toujours mieux qu’un terme composé, autant pour la rapidité du langage que pour la précision. „Cavale“ ou „ive“ pour la femelle du cheval, „jument“ pour toute bête de somme, voilà l’état ancien et bon de la langue. La malencontreuse aperception qui, dans le terme générique de bête de somme, trouva le terme particulier de cavale, troubla tout. „Jument“ ainsi accapare, comment faire pour rendre „jumentum“? Il n’y avait plus d’autre recours qu’au lourd procédé des vocables composés; procédé d’autant plus désagréable que le français n’a pas la ressource de faire un seul mot de plusieurs et de dire bête-somme comme l’allemand dit „Lastthier“.

„Ladre.“—Il est dans l’Evangile un pauvre nommé Lazare, qui, couvert d’ulcères, gémit à la porte du riche. Le moyen âge spécifia davantage la maladie dont ce pauvre homme était affecté, et il en fit un lépreux. Après cette spécification, „Ladre“ (Lazarus, avec l’accent sur „a“, a donné Ladre au français), perdant sa qualité de nom propre, est devenu un nom commun et signifie celui qui est affecté de lèpre. Ceci est un procédé commun dans les langues. Les dérivations ne se sont pas arrêtées là. Le nom de la lèpre qui affecte l’homme a été transporté à une maladie particulière à l’espèce porcine et qui rend la chair impropre aux usages alimentaires. À ce point, ayant de la sorte une double maladie physique qui diminue notablement la sensibilité de la peau de l’individu, homme ou bête, on est passé (qui „on“? „on“ représente ici la tendance des groupes linguistiques à modifier tantôt en bien, tantôt en mal, les mots et leurs significations), on est passé, dis-je, à un sens moral, attribuant à „Ladre“ l’acception d’avare, de celui qui lésine, qui n’a égard ni à ses besoins ni à ceux des autres. Il n’y a aucune raison de médire de ceux qui, les premiers, firent une telle application; ils n’ont pas été mal avisés, si l’on ne

considere que la suite des derivations et l'enrichissement du vocabulaire. Mais a un autre point de vue, qui aurait predit au *Lazare* de l'Evangile que son nom signifierait le vice de la lesinerie? et ne pourrait-on pas regretter qu'un pauvre digne de pitie ait servi de theme a une locution de denigrement? Heureusement, le jeu de l'accent a tout couvert. *Lazare* est devenu *ladre*; et, quand on parle de l'un, personne ne songe a l'autre. Ainsi sont sauves, quant aux apparences, les respect du a la souffrance et l'ingeniosite du parler courant.

*Libertin*.—Le latin *libertinus*, qui a donne *libertin* au francais, ne signifie que fils d'affranchi. Pourtant, dans le seizieme siecle, premier moment ou *libertin* fait son apparition parmi nous, ce mot designe uniquement celui qui s'affranchit des croyances et des pratiques de la religion chretienne. D'ou vient une pareille deviation, et comment de fils d'affranchi l'usage a-t-il passe a l'acception d'homme emancipe des dogmes theologiques? Voici l'explication de ce petit probleme: les *Actes des apotres*, VI, 9, font mention d'une synagogue des *libertins*, en grec *liberti'n'on*, en latin *libertinorum*. Cette synagogue, qui comptait sans doute des fils d'affranchis, etait rangee parmi les synagogues formees d'etrangers. La traduction francaise de 1525 de Lefebvre d'Etaples porte: *Aulcuns de la synagogue, laquelle est appelee des libertins*. Ces *libertins* furent suspects par les lecteurs de cette traduction de n'etre pas parfaitement orthodoxes. De la, en francais, le sens de *libertin*, qui est exclusivement celui d'homme rebelle aux croyances religieuses; il prit origine dans le Nouveau Testament, fautivement interprete, et n'eut d'abord d'autre application qu'une application theologique. Ce sens a dure pendant tout le dix-septieme siecle; aujourd'hui il est aboli; et il faut se garder, quand on lit les auteurs du temps de Louis XIV, d'y prendre ce vocable dans l'acception moderne. Mais il n'est pas difficile de voir comment cette meme acception moderne est nee. Le prejugé theologique attachait naturellement un blame a celui qui ne se soumettait pas aux croyances de la foi. De religieux, ce blame ne tarda pas a devenir simplement moral; et c'est ainsi que *libertin* s'est ecarte de son origine, non pas pourtant au point de designer toute offense a la morale; il note particulierement celle qui a pour objet les rapports entre hommes et femmes.

*Limier*.—Il est curieux de remarquer les ressources de l'esprit linguistique pour denommer les objets. Le *limier* est une espece de chien de chasse. Eh bien! le mot ne veut dire que l'animal ou l'homme tenu par un lien. En effet, *limier*, anciennement *liemier*, de trois syllabes, vient du latin *ligamen*, lien. Tout ce qui porte un lien pourrait etre dit *liemier*. L'usage restreignit l'acception a celle du chien qui sert a la chasse des grosses betes. Il n'est pas besoin de

signaler l'usage metaphorique de ce mot dans *limier* de police.

*Livrer*.—En passant de l'usage latin a l'usage roman, les mots n'ont pas seulement change de forme, ils ont aussi change d'acception. *Livrer* en est un exemple. Il vient du latin *liberare*, qui veut dire uniquement rendre libre, mettre en liberte. On trouve des le neuvieme siecle, dans un capitulaire de Charles le Chauve, *liberare* avec le sens de livrer, de remettre. A cette epoque, le bas latin et le vieux francais commencent a ne plus guere se distinguer l'un de l'autre, le premier arrivant a sa fin, l'autre se degageant de ses langes. Toujours est-il que le parler populaire des Gaules ne recut pas *liberare* avec son sens veritable, mais lui fit subir une distorsion dont on suit sans grande peine le mouvement; car affranchir, mettre en liberte, et ne plus retenir, livrer, sont des idees qui se tiennent. Mais, manifestement, le mot s'est degrade; l'idee morale de *liberare* a disparu devant l'idee materielle de mettre en main, de transmettre. Faites-y attention, et vous reconnaitrez que les mots ont leur abaissement comme les hommes ou les choses.

*Loisir*.—*Loisir* est un mot elegant du langage francais, qui appartient aux plus anciens temps, avec la signification actuelle. D'origine, c'est l'infinitif, pris substantivement, d'un ancien verbe jadis fort usite, qui ne veut pas dire etre en loisir, mais qui veut dire etre permis; car il vient du latin *licere*, etre licite. Au reste, le sens etymologique est conserve dans l'adjectif *loisible*. Ainsi, de tres bonne heure, l'usage populaire a trouve dans etre permis un acheminement au sens detourne d'intervalle de temps ou l'on se repose, ou l'on fait ce que l'on veut. Il n'y a pas a se plaindre de cette ingeniosite d'un si ancien neologisme; car n'est-ce pas neologiser que de transformer la signification d'un verbe latin a son passage dans le francais?

*Maratre*.—*Maratre* n'a plus aujourd'hui qu'un sens pejoratif et injurieux. Mais il n'en etait pas ainsi dans l'ancienne langue; il signifiait simplement ce que nous nommons dans la langue actuelle belle-mere. Comme les belles-meres ne sont pas toujours tendres pour les enfants d'un premier lit et que le vers du trouveur

De mauvaise marastre est l'amour moult petite,

a souvent lieu de se verifier, il n'est pas etonnant que *maratre* soit devenu synonyme de mauvaise belle-mere. Pourtant il convient d'exprimer ici un regret. Rien n'empechait, tout en donnant a *maratre* son acception nouvelle et particuliere, de conserver l'usage propre du mot. Il figurerait tres bien a cote de *parastre*, perdu, lui, tout a fait, qui signifiait beau-pere.

C'est dommage de sacrifier des mots simples et expressifs pour leur substituer des termes composés, lourds et malaisés à manier.

–Marionnette.–Ce mot est un assez joli mot, et sa descendance est assez jolie aussi. L'ancienne langue avait *„mariole“*, diminutif de *„Marie“*, et designant de petites figures de la Sainte Vierge. Le diminutif *„mariolette“* se corrompt en *„marionnette“*; et, par un procédé qui n'est pas rare, l'usage transporta le nom de ces effigies sacrées à une autre espèce de figures, mais celles-là profanes. En même temps le sens ancien s'oblitéra complètement; car, autrement, comment aurait-on commis l'impie de appliquer le nom des figures de la Sainte Vierge à des figures de spectacle et d'amusement? La dégradation du sens s'est ici compliquée d'une offense aux bienséances catholiques.

–Méchant.–Le quatorzième siècle a inauguré (du moins on n'en voit pas d'exemple auparavant) la fortune d'un mot aujourd'hui d'un usage fort étendu: ce mot est *„méchant“*. C'est le participe présent du verbe vieilli *„mechoir“*, et d'abord il n'a désigné que celui qui a mauvaise chance. Il a passé de là aux choses de peu de valeur: un *„méchant“* livre; et finalement, entrant dans le domaine moral, il s'est appliqué aux hommes d'un naturel pervers. Il y a satisfaction à suivre ainsi la logique secrète de l'usage, qui dérive les significations l'une de l'autre; il est intéressant aussi d'étudier comment il se crée des doublets sans qu'on le veuille. La langue avait *„mauvais“*, et *„méchant“* au sens moral ne lui était pas nécessaire. Mais *„méchant“* s'établit; il n'a d'abord aucune rivalité avec *„mauvais“*. Il n'en est plus de même quand il passe au sens moral; et dès lors les auteurs de synonymes ont à chercher en quoi *„méchant“* et *„mauvais“* s'accordent et diffèrent. L'usage, dans ses actes d'un despotisme qui est loin d'être toujours éclairé, s'inquiète peu des soucis qu'il prépare aux grammairiens.

–Merci.–La pathologie en ce mot affecte le genre, qui, féminin selon l'étymologie en don d'amoureuse *„merci“*, est masculin dans un grand *„merci“*. L'usage n'aime guère les casse-tête grammaticaux, et il s'en tire d'ordinaire fort mal. Le casse-tête git ici dans le mot grand: cet adjectif est, selon la vieille langue, très correctement masculin et féminin, comme le latin *„grandis“*; mais, suivant la moderne, il a les deux genres, *„grand, grande“*. L'usage, quand il recut la locution toute faite *„grand merci“*, a pris *„grand“* avec son air apparent, et du tout il a fait *„un grand merci“*. La signification n'est pas non plus sans quelque pathologie. Le sens primitif, qui est faveur, récompense, grâce (du latin *„mercedem“*), s'est retreci de manière à ne plus figurer que dans quelques locutions toutes faites: don d'amoureuse *„merci“*, Dieu *„merci“*. Puis le sens de miséricorde qui épargne se développe amplement, et atrophie l'acception primitive. La miséricorde n'est point dans le latin *„merces“*;

mais elle est, on peut le dire, une sorte de faveur; et la langue n'a pas failli à la liaison des idées, même subtile, quand elle a ainsi détournée à son profit le vocable latin.

*Mesquin.*—*Mesquin.* présente un singulier accident; il vient de l'espagnol *mezquino.*, qui a le même sens. Même sens aussi en provençal, *mesquin.*, et en italien, *meschino.* Mais, dans tout le moyen âge jusqu'au seizième siècle inclusivement, *meschin.*, *meschine.*, signifient jeune garçon, jeune fille, avec cette nuance pourtant que le féminin *meschine.* a le plus souvent l'acception de jeune fille qui est en service; acception qu'a aussi l'italien *meschina.* Il faut, ce semble, admettre que du sens de chetif on s'est élevé à l'idée de jeune garçon, de jeune fille, considérés comme faibles par l'âge, et qu'ennoblissant ainsi l'idée primitive du mot, on n'en a pas effacé pourtant tout ce qui était défavorable. Ce fut un anoblissement que *mesquin.* recut alors; mais cet anoblissement fut passager; et le mot, secouant ce sens comme un oripeau, n'a plus parmi nous que son acception originelle.

*Moyen.*—L'adjectif veut dire qui occupe une position intermédiaire; le substantif, entremise, ce qui sert à obtenir une certaine fin. On comprend comment l'idée d'intermédiaire a suggéré celle de manière de procéder pour obtenir un résultat. C'est certainement un bon exemple de l'art ingénieux de déduire des significations l'une de l'autre. Ce mot n'a pas toujours existé dans notre langue; et *moyen.* substantif est un néologisme. N'allez pas vous récrier; c'est un néologisme d'une antiquité déjà respectable; il remonte au quatorzième siècle. Il faut savoir gré au populaire de ce temps d'avoir créé un substantif si bon et si commode.

*Nourrisson.*—À côté de: *le nourrisson.*, l'ancienne langue avait *la nourrisson.*, signifiant nourriture, éducation. Tous deux, *le nourrisson.* et *la nourrisson.*, viennent du latin *nutritionem.*, dont notre langage scientifique a fait *nutrition.* Le français moderne a laissé se perdre *la nourrisson.* À côté de: *la prison.*, l'ancienne langue avait *le prison.*, signifiant prisonnier. Tous deux, *la prison.* et *le prison.*, viennent du latin *prehensionem.*, dont le langage scientifique a fait *prehension.* Le français moderne n'a pas gardé *le prison.* Il paraît que *polisson.* est un mot du même genre, c'est-à-dire un masculin déduit d'un féminin latin; ce latin serait *politionem.*, et le sens primitif de *polisson.* serait celui de nettoyeur, de balayeur. N'est-il pas amusant de voir l'usage tirer, si je puis ainsi parler, d'un sac deux moutures, et, suivant qu'il considère dans l'original latin l'action ou le résultat de l'action, avoir dans le premier cas un féminin et dans le second un masculin? C'était agir fort librement avec le latin que de lui changer ainsi le genre de ses substantifs. Mais, du moment qu'ils

étaient entrés dans le domaine français, il était juste qu'ils acceptassent toutes les lois de leur nouvelle patrie. L'ancienne langue fut ingénieuse avec les deux genres et les deux acceptations; la langue moderne est inconsciente en gardant tantôt le masculin, tantôt le féminin, mais non les deux régulièrement.

*Opiniatre.*—*Opiniatre* désigne celui qui est attaché outre mesure à son opinion, et est formé d'*opinion* et de la finale péjorative *-atre*. Certes ceux qui les premiers concurent une pareille formation furent de hardis néologues; et je ne sais si les plus entreprenants de nos jours s'aviseront de faire ainsi une jonction qui ne va pas de soi; car *opinion* se prête assez mal à entrer en composition. Quoi qu'il en soit, *opiniatre* et ses dérivés *opiniatrement*, *opiniatrer*, *opiniatrete*, n'appartiennent pas aux temps anciens de la langue; ils ne se montrent que dans le seizième siècle. C'est un vieux mot pour nous; mais c'était un néologisme pour Amyot, pour Montaigne, pour d'Aubigné. Il faut les remercier de n'avoir pas repoussé d'une plume dédaigneuse le nouveau venu; car il est de bonne signification, et figure bien à côté d'*obstination*, *obstinement*, *obstiner*; ce sont là des termes anciens. Il est heureux qu'*opiniatre* ne les ait pas fait tomber en désuétude; cela arrive maintes fois.

*Ordonner.*—L'ancienne forme est *ordener*; de même on disait *ordenance*. Cela est régulier; car le latin *ordinare*, avec son *i* bref, n'a pu donner que *ordener*. *Ordonner* ne se montre qu'au quatorzième siècle, et aussitôt il supplante tout à fait *ordener*, qui ne reparait plus. D'où vient cet *o* substitué à l'*e* primitif? On ne peut y voir qu'une faute de prononciation. Les fautes de ce genre sont faciles à commettre et quelquefois très difficiles à réparer; témoin *ordener*, qui en est resté victime, et *ordonner*, dont l'usage présent ne soupçonne pas la tache originelle.

*Ordre.*—Dans l'ancienne langue, *ordre* signifie uniquement arrangement, disposition, et aussi compagnie monastique. Le sens d'injonction, prescription, ne s'y rencontre pas; on ne le voit apparaître qu'au dix-septième siècle, et alors il est courant parmi les meilleurs auteurs. C'était pourtant un vigoureux néologisme de signification. On comprend comment, d'arrangement, de disposition, *ordre* en est venu à signifier prescription; la liaison des deux idées, une fois sentie, s'explique sans difficulté considérable. Mais l'opération mentale qui les trouva mérite qu'on la signale à l'attention, ainsi que l'époque où elle se manifesta et s'établit. Je ne nie pas que je me plais à signaler le dix-septième siècle en délits de néologisme. On lui a fait une réputation de prudence puriste qu'il ne mérite ni en bien ni en mal.

\_Papelard\_.—Proprement, ce mot signifie celui qui mange le lard, et encore aujourd'hui on dit, a propos de deux pretendants qui se disputent quelque chose: On verra qui mangera le lard. En italien, \_pappalardo\_ veut dire goinfre, bafreur; mais il signifie aussi faux devot, hypocrite. Dans le francais, meme le plus ancien, il n'a pas d'autre signification que celle de faux devot. C'est manifestement un mot de plaisanterie, et c'est en plaisantant qu'on en est venu a attribuer aux mangeurs de lard une qualification aussi defavorable que celle de l'hypocrite. Les textes ne donnent pas precisement la clef d'une derivation si eloignee. Pourtant voici comment j' imagine qu'on peut combler la distance entre le point de depart et le point d'arrivee. ¶ Tel fait devant le \_papelart\_, dit un vieux trouveur, Qui par derriere \_pape lart\_... ¶ \_Paper le lard\_, c'est-a-dire s'adjuger les bons morceaux par-derriere, c'est-a-dire sans que les autres s'en apercoivent, est un tour de \_papelardie\_, et de cette papelardie il n'y a pas loin a celle de l'hypocrisie generale qui ne se borne plus a paper le lard, mais qui se revet du masque des vertus venerees, le tout, il est vrai, pour faire son chemin ou sa fortune, comme ce bon M. Tartuffe. En definitive, paper le lard et faire l'hypocrite sont devenus synonymes, et la plus ancienne langue s'est gaussee de la fausse devotion, qui trompe sous un masque respecte les imbeciles et qui s'adjuge les bons morceaux.

\_Papillote\_.—Il faut vraiment admirer le joli de certaines imaginations dont l'usage est capable. La langue avait, a cote de \_papillon\_, une forme moins usitee, \_papillot\_. Au quinzieme siecle, on va denicher ce \_papillot\_ et en tirer une assimilation avec le morceau de papier qui sert a envelopper les boucles de cheveux des dames avant de les friser. Celui qui l'a fait merite toute louange pour cet ingenieux neologisme. Notez, en outre, les sens varies de \_papilloter\_, tous derives de ce \_papillon\_ qu'une heureuse et riante imagination a loge dans la \_papillote\_.

\_Parole\_.—Ou est la pathologie a dire \_parole\_ ou lieu de \_verbe\_, qui eut ete le mot propre? Elle est en ce qu'il a fallu une forte meprise pour imposer au mot roman le sens qu'il a. Quand vous cherchez l'origine d'un vocable, soyez tres circonspect dans vos conjectures; hors des textes, il n'y a guere de certitude. Au moment de la naissance des langues romanes et dans les populations usant de ce que nous nommons bas latin, on se servit de \_parabola\_ pour exprimer la \_parole\_. Comment la \_parabole\_ en etait-elle venue a un sens si detourne? On repugnait a se servir, dans l'usage vulgaire, du mot \_verbum\_, qui avait une acception sacree; d'un autre cote, la \_parabole\_ revenait sans cesse dans les sermons des predicateurs. Les ignorants prirent ce mot pour eux et lui attacherent le sens de \_verbum\_. Les ignorants firent loi, etant le grand nombre, et les savants furent obliges de dire parole comme les autres.

\_Parabole\_ a-t-il subi quelque dégradation en passant de l'emploi qu'il a dans le Nouveau Testament à celui que lui donne l'usage vulgaire? Sans doute; du moins, en le faisant descendre à un office de tous les jours, on a eu soin de le déguiser; car ce n'est pas le premier venu qui, sous \_parole\_, reconnaît \_parabole\_.

\_Persifler\_.—Je n'inscris pas \_persifler\_ dans la pathologie, parce que le simple \_siffler\_ a deux \_ff\_, et que le composé \_persifler\_ n'en a qu'une; cette anomalie est bizarre, mais de peu d'importance; je l'inscris, parce que \_persifler\_, quand on en scrute la signification, ne paraît pas un produit légitime de \_siffler\_. C'est un néologisme du dix-huitième siècle, aujourd'hui entre tout à fait dans l'usage. Rien auparavant n'en faisait prévoir la création. Eh bien! supposons qu'il n'existe pas, et imaginons qu'un de nos contemporains, prenant le verbe \_siffler\_, y adapte la préposition latine \_per\_ et donne au tout le sens de: railler quelqu'un, en lui adressant d'un air ingenu des paroles qu'il n'entend pas ou qu'il prend dans un autre sens; ne verrons-nous pas le nouveau venu mal accueilli? et ne s'élèvera-t-il pas des réclamations contre de telles témérités? En effet, la signification d'une pareille composition demeure assez ambiguë. Est-ce \_siffler\_ au sens de faire en sifflant une désapprobation, comme quand on dit: siffler une pièce, un acteur? Non, cela ne peut être, car le persifleur ne siffle pas le persifle. Il est vraisemblable qu'ici siffler a le sens de siffler un oiseau, c'est-à-dire lui apprendre un air. Le persifleur siffle le persifle; et celui-ci prend bon jeu, bon argent, ce que l'autre lui dit. Le cas n'aurait pas souffert de difficulté, si le néologiste avait dit \_permoquer\_, moquer à outrance. \_Permoquer\_ nous choque prodigieusement; il n'est pourtant pas plus étrange que \_persifler\_.; mais \_persifler\_ est embarrassant, parce que \_siffler\_ n'a pas le sens de moquer. Tout considéré, il me paraît que les gens du dix-huitième siècle, en choisissant \_siffler\_ et non \_moquer\_, ont eu dans l'idée l'oiseau qu'on siffle et qui se laisse instruire comme veut celui qui le siffle.

\_Personne\_.—\_Personne\_ est un exemple des mots d'assez basse origine qui montent en dignité. Il provient du latin \_persona\_, qui signifie un masque de théâtre. Que le masque ait été pris pour l'acteur même, c'est une métathèse qui s'est opérée facilement. Cela fait, notre vieille langue, s'attachant uniquement au rôle public et considérable que la \_persona\_ jouait autrefois, et la purifiant de ce qu'elle avait de profane, se servit de ce mot pour signifier un ecclésiastique constitué en quelque dignité. C'est encore le sens que ce mot a dans la langue anglaise (\_parson\_), qui nous l'a emprunté avec sa métamorphose d'acception. Nous avons été moins fidèles que les Anglais à la tradition; et, délaissant le sens que nous avions

crée nous-mêmes, nous avons imposé à *personne* l'acception générale d'homme ou de femme quelconques. Le mot anglais, qui est le notre, n'a pas subi cette régression, ou plutôt n'a pas laissé percer le sens, ancien aussi, d'homme ou femme en général. En effet, cette acception se trouve dès le treizième siècle. On peut se figurer ainsi le procédé du français naissant à l'égard du latin *persona* : deux vues se firent jour ; l'une, peut-être la plus ancienne, s'attachant surtout aux grands personnages que le masque théâtral recouvrait, fit de ces personnes des dignitaires ecclésiastiques ; l'autre, plus générale, se borna à prendre le masque pour la personne.

*Pistole*, *pistolet*.—La pathologie, en ces deux mots visiblement identiques, est que leurs significations actuelles n'ont rien de commun. Dans les langues d'où ils dérivent, italien et espagnol, ils signifient uniquement une petite arme à feu, et pourtant, en français, ils ont l'un, le sens d'une monnaie, l'autre, celui d'un court fusil. Autrefois, en français, *pistole* et *pistolet* se dirent, comme cela devait être, de l'arme portative. Puis, la forme diminutive de *pistolet* suggéra l'idée de donner ce nom aux écus d'Espagne, parce qu'ils sont plus petits que les autres. Une fois la notion de monnaie introduite dans ces deux mots, l'usage les sépara, ne faisant signifier que monnaie à *pistole*, et qu'arme à *pistolet*. J'avoue qu'il ne me paraît pas que cela soit bien imaginé. L'italien et l'espagnol ne se sont pas trouvés mal d'avoir conservé à ces mots leur sens originel ; et ici nous avons fait trop facilement le sacrifice de connexions intimes.

*Placer*.—*Place*, qui vient du latin *platea*, place publique, est fort ancien dans la langue. Il n'en est pas de même du verbe *placer*. Celui-ci, à en juger par les textes, serait un néologisme de la fin du seizième siècle, néologisme fort bien accueilli par le dix-septième, qui a fait très bon usage de ce verbe et qui nous l'a légué pleinement constitué. Nul ne sait aujourd'hui quel est le hardi parleur ou écrivain qui, le premier, hasarda un verbe dérivé de *place*, et destina à former un auxiliaire fort commode de mettre. Si ce verbe se créait aujourd'hui, l'Académie voudrait-elle l'accueillir dans son dictionnaire ?

*Poison*.—Deux genres de pathologie affectent ce mot : il n'a jamais du être masculin, et jamais non plus il n'a du signifier une substance vénéneuse. *Poison* est féminin d'origine ; car il vient du latin *potionem* ; toute l'ancienne langue lui a donné constamment ce genre ; le peuple est fidèle à la tradition, et il dit *la poison*, au scandale des lettres qui lui reprochent son solecisme, et auxquels il serait bien en droit de reprocher le leur. C'est avec le dix-septième siècle que le masculin commence. Pourquoi cet étrange changement de genre ? On n'en

connait pas les circonstances, et on ne se l'explique guere, a moins de supposer que *\_poisson\_*, voisin de *\_poison\_* par la forme, l'a attire a soi et l'a condamne au solecisme. Mais la n'est pas la seule particularite que ce mot presente; il n'a aucunement, par lui-meme, le sens de venin; et longtemps la langue ne s'en est servi qu'en son sens etymologique de boisson. Toutefois, il n'est pas rare que la signification d'un mot, de generale qu'elle est d'abord, devienne speciale; c'est ainsi que, dans l'ancienne langue, *\_enherber\_*, qui proprement ne signifie que faire prendre des herbes, avait recu le sens de faire prendre des herbes malfaisantes, d'empoisonner. Semblablement *\_la poison\_*, qui n'etait qu'une boisson, a fini par ne plus signifier qu'une sorte de boisson, une boisson ou une substance toxique a ete melee. Puis, le sens de toxique empiétant constamment, l'idee de boisson a disparu de *\_poison\_*; et ce nom s'est applique a toute substance, solide ou liquide, qui, introduite dans le corps vivant, y porte le trouble et la desorganisation.

*\_Potence\_*.—Pour montrer la pathologie de ce mot, je suppose que le francais soit aussi peu connu que l'est le zend, et qu'un erudit, recherchant dans un texte le sens de ce mot, procede comme on fait dans le zend la ou les documents sont absents, par voie d'etymologie; il trouvera, avec toute raison, que *\_potence\_* veut dire puissance. Nous voila bien loin du sens de gibet qu'a le mot. Comment faire pour le retrouver? Suivons la filiere que l'usage a suivie, filiere capricieuse sans doute, mais reelle pourtant. L'ancien francais, se prevalant de l'idee de force et de soutien qui est dans *\_potence\_*, s'en servit pour designer un baton qui soutient, une bequille qui aide a marcher. Maintenant, pour passer au sens de gibet, on change de point de vue; ce n'est point une idee, c'est une forme qui determine la nouvelle acception, et le gibet, avec sa piece de bois droite et sa piece transversale, est compare a une bequille. Il faut laisser la responsabilite de tout cela a l'usage, qui, ayant gibet, n'avait pas besoin de faire tant d'efforts pour s'engager dans un bizarre detour de significations.

*\_Poulaine\_*.—Ceci est un exemple de ce que je nomme la degradation des mots. Au quatorzieme siecle, la mode voulait que les souliers fussent releves en une pointe d'autant plus grande que la dignite de la personne etait plus haute; cette pointe etait dite *\_poulaine\_*, parce qu'elle etait faite d'une peau nommee *\_poulaine\_*, et *\_poulaine\_*, en notre vieille langue, signifiait *\_Pologne\_* et *\_de Pologne\_*. Comme on voit, rien n'etait mieux porte. Sa chute a ete profonde en passant dans le langage des marins; ils designent ainsi dans les navires une saillie en planches situee a l'avant, sur laquelle l'equipage vient laver son linge et qui contient aussi les latrines. Tout ce que le mot avait d'aristocratique a disparu en cet usage vil; il n'y est reste que la forme en pointe, en saillie.

\_Prealable\_.—Nous n'avons guere de plus mauvais mot en notre langue; dit Vaugelas, qui ajoute qu'un grand prince ne pouvait jamais l'entendre sans froncer le sourcil, choque de ce que \_allable\_ entrainait dans cette composition pour \_qui doit aller\_ []. Ce grand prince avait bien raison; mais que voulez-vous? Ce malencontreux neologisme avait pour lui la prescription. Il parait avoir ete forge dans le courant du quinzieme siecle; du moins on trouve a cette date \_prealablement\_. Le seizieme siecle s'en sert couramment. Il est visible que ce neologisme a ete fait tout d'une piece, je veux dire qu'il n'existait point d'adjectif \_allable\_, auquel on aurait ajoute \_pre\_. De cette facon, \_prealable\_, forme d'un verbe suppose \_prealler\_, est moins choquant qu'un adjectif \_allable\_, tire d'\_aller\_ contre toute syntaxe.

[] Anime d'une indignation semblable, Royer-Collard avait declare qu'il se retirerait de l'Academie francaise, si cette compagnie admettait en son dictionnaire le verbe \_baser\_.

\_Ramage\_.—\_Ramage\_ est un mot de l'ancienne langue, ou il est adjectif, non substantif. Et, de droit, il ne peut etre qu'adjectif. De fait, il est devenu substantif; et c'est ce fait qui appartient a notre pathologie. Quelqu'un, que je ne supposerai ni tres lettre ni tres ignorant, entend parler d'etoffe a \_ramage\_, de velours a \_ramage\_, et il sait qu'en cet emploi \_ramage\_ signifie branches d'arbre, rameaux. D'un autre cote, il a chez lui en cage des serins dont le \_ramage\_ lui plait et le distrait. Ce \_ramage\_-ci designe le chant des oiseaux. S'il a quelque tendance a reflechir sur les mots, il pourra se demander d'ou vient qu'un meme mot ait des sens si differents, et s'il ne faut pas chercher pour le second \_ramage\_ un radical qui contienne l'idee de chant. Ce serait une erreur. Quelque dissemblables de signification que soient ces deux \_ramages\_, il sont semblables de formation. Dans l'ancienne langue \_ramage\_ signifiait de rameau, branchier, et venait du latin \_ramus\_, branche, par le latin barbare \_ramaticus\_: oiseau ramage, oiseau sauvage, branchier; chant ramage, chant des rameaux, des bois, des oiseaux qui logent dans les bois. C'est de la sorte que \_ramage\_, devenant substantif, a pu exprimer tres naturellement des figures de rameaux et le chant des oiseaux.

\_Regarder\_.—La lutte entre la latinite et le germanisme appartient a la pathologie, car notre langue est essentiellement latine. De cette lutte \_regarder\_ est un temoin des plus dignes d'etre entendu. Les mots latins qui signifient porter l'oeil sur, n'avaient point trouve accueil; \_respeitre\_, de \_respicere\_, ne s'etait pas forme, et \_respectus\_ avait fourni \_respict\_, avec un tout autre sens; \_aspicere\_ aurait pu donner \_aspeitre\_ et ne l'avait pas donne. Dans cette defaite de la latinite, le

germanisme offrit ses ressources; il fallait, il est vrai, détourner les sens; mais l'usage, on le sait, est habile à pratiquer ces opérations. Le haut allemand a un verbe, *warten*, qui est entré dans le français sous la forme de *garder*. Outre ce sens, *warten* signifie aussi faire attention, prendre garde; et c'est là l'acception qui s'est prêtée à devenir celle de jeter l'œil sur. Non pas que la langue ait pris *garder* purement et simplement; elle le pourvut d'un préfixe; et, ainsi *armer*, *garder* s'employa pour exprimer certaines directions de la vue. Ce préfixe est double, *es-* ou *re-*, qui sont également anciens. L'ancienne langue disait *esgarder*, qui est tombé en désuétude, mais non le substantif *esgard* (*egard*); elle disait aussi *regarder*, qui est notre mot actuel, avec son substantif *regard*. *Egard* et *regard*, outre leur acception quant à la vue, ont aussi celle de soin, d'attention, qui appartient au radical *warten*, et qui est la primitive. Ils sont à mettre parmi les exemples où l'on passe d'un sens moral à un sens physique. Cela est plus rare que l'inverse.

*Sense*.—C'est un des cas de pathologie que certains mots, sans raison valable, cessent de vivre. *Verborum vetus interit aetas*, a dit Horace. L'ancien adjectif *sene* (qui vient de l'allemand *sinn*, comme l'italien *senno*, sens, jugement) a été victime de ces accidents de l'usage. Mais sa disparition laissait une lacune regrettable, et c'est vers la fin du seizième et le commencement du dix-septième siècle qu'il a été remplacé par *sense*. Quel est le téméraire qui le premier tira *sense* de *sens*, ou, si l'on veut, du latin *sensatus*? Nous n'en savons rien. Nous le saurions peut-être, si quelque Vaugelas s'était récrié contre son introduction. Personne ne se récria; le purisme du temps ne lui chercha aucune chicane; et aujourd'hui on le prend pour un vieux mot, tandis qu'il n'est qu'un vieux néologisme.

*Sensualité*.—Ce ne sont pas seulement de vieux mots qui meurent, selon l'adage d'Horace; ce sont aussi de vieilles significations. On en a vu plus d'un exemple dans ce fragment de pathologie linguistique. *Sensualité* mérite d'être ajoutée à ceux que j'ai déjà rapportés. En latin, *sensualitas* signifie sensibilité, faculté de percevoir. C'est aussi le sens que *sensualité* a dans les anciens textes. Mais, au seizième siècle, on voit apparaître la signification d'attachement aux plaisirs des sens. Des lors, l'acception ancienne et véritable s'oblitéra; l'autre s'établit uniquement, si bien qu'on ne serait plus compris si l'on employait *sensualité* en sa signification propre. D'où vient cette déviation? Elle vient d'une acception spéciale que recut le mot *sens*. À côté de sa signification générale, ce mot, particulièrement dans le langage mystique, prit, au pluriel, la signification des satisfactions que les sens tirent des objets extérieurs, des plaisirs plus ou moins

raisonnables et matériels qu'ils procurent. C'est grâce à cet emploi que *„sensualité“*, dépouillant son ancien et légitime emploi, n'a plus présenté à nous autres modernes qu'une idée péjorative.

*„Sevrer“*–*„Sevrer“* doit être mis à côté de *„accoucher“* (voy. ce mot) pour le genre de pathologie qui consiste à substituer à la signification générale du mot une signification extrêmement particulière, qui, si l'on ne se réfère aux procédés de l'usage, semble n'y avoir aucun rapport. Ainsi, il ne faudrait pas croire que *„sevrer“* contient rien qui indique que la mère ou la nourrice cesse d'allaiter le nourrisson. *„Sevrer“*, dans l'ancienne langue, signifie uniquement *„séparer“*; il est, en effet, la transformation légitime du latin *„separare“*. Quand on voulait dire cesser d'allaiter, on disait *„sevrer“* de la mamelle, *„sevrer“* du lait, c'est-à-dire séparer. L'usage a fini par sous-entendre lait ou mamelle, et, des lors, *„sevrer“* a pris le sens tout spécial dans lequel nous l'employons. En revanche, il a perdu son sens ancien et étymologique, ou le néologisme *„séparer“*, néologisme qui date du quatorzième siècle, l'a remplacé.

*„Sobriquet“*–*„Sobriquet“* appartient de plein droit à la pathologie. Il lui revient par la malformation; car tout porte à croire qu'il en a été affecté, soit par vice de prononciation, soit par confusion de l'un de ses éléments avec un vocable plus usuel. Il lui revient encore par l'étrange variété de significations qui a conduit depuis l'acception originelle jusqu'à celle d'aujourd'hui. Le sens propre en est: petit coup sous le menton. Ce sens passe métaphoriquement à celui de propos railleur, et finalement à celui de surnom donné par dérision ou autrement, qui est le notre. En étudiant de près le mot, je m'aperçus que *„soubriquet“* (c'est l'ancienne orthographe) est exactement synonyme de *„sous-barbe“* et de *„soupape“*, qui signifient aussi coup sous le menton. *„Sous-barbe“* s'entend de soi; quant à *„soupape“*, il est forme de *„sous“* et de *„pape“*, qui veut dire la partie inférieure du menton; il est singulier que la langue ait eu trois mots pour désigner cette espèce de coup. Cela pose, *„briquet“* m'apparut comme synonyme de *„barbe“*, de *„pape“*, et signifiait le dessous du menton. Mais il se refusait absolument à recevoir une telle acception. J'entrai alors dans la voie des conjectures, et il me sembla possible que *„briquet“* fut une alteration de *„bequet“*: *„soubesquet“*, coup sous le bec. J'en étais la de mes deductions, quand l'idée me vint de chercher dans mon *„Supplément“*, et je vis que cette même conjecture avait été émise de point en point par M. Bugge, savant Scandinave qui s'est occupé avec beaucoup d'érudition d'étymologies romanes. Il faut en conclure, d'un côté, que l'opinion de M. Bugge est très probable, et, d'autre côté, qu'on est exposé par les souvenirs latents à prendre une reminiscence pour une pensée à soi. Il y a bien loin de coup sous

le menton a surnom de derision; pourtant, quand on tient le fil, on a une explication suffisante de ces soubresauts de l'usage; et alors on ne le desapprouve pas d'avoir fait ce qu'il a fait. *\_Surnom\_* est le terme general; *\_sobriquet\_* y introduit une nuance; et les nuances sont precieuses dans une langue.

*\_Soupcon\_*.—J'inscris *\_soupcon\_* au compte de la pathologie, parce qu'il devrait etre feminin comme il l'a ete longtemps, et comme le montre son doublet *\_suspicion\_*. *\_Suspicion\_* est un neologisme; entendons-nous, un neologisme du seizieme siecle. C'est alors qu'on le forma crument du latin *\_suspicionem\_*. Anterieurement on ne connaissait que la forme organique *\_soupecon\_*, ou les elements latins avaient recu l'empreinte francaise. *\_Soupecon\_* est feminin, comme cela devait etre, dans tout le cours de la langue jusqu'au seizieme siecle inclusivement. Puis tout a coup il devient masculin contre l'analogie. Nous connaissons deux cas ou l'ancienne langue avait attribue le masculin a ces noms feminins en *\_on\_*: *\_la prison\_*, mais a cote *\_le prison\_*, qui signifiait prisonnier et que nous avons perdu; *\_la nourrisson\_*, que nous n'avons plus et que nous avons remplace par le scientifique *\_nutrition\_*, et *\_le nourrisson\_*, que nous avons garde. Il y en avait peut-etre d'autres. Si elle avait employe ce procede a l'egard de *\_soupecon\_*, *\_la soupecon\_* eut ete *\_la suspicion\_*, et *\_le soupecon\_* eut ete l'homme soupconne. Notre *\_soupcon\_* masculin est un solecisme gratuit. En regard de *\_soupcon\_*, *\_suspicion\_* est assez peu necessaire. Les deux significations se confondent par leur origine, et l'usage n'y a pas introduit une grande nuance. La difference principale est que *\_suspicion\_* n'est pas susceptible des diverses acceptions metaphoriques que *\_soupcon\_* recoit.

*\_Suffisant\_*.—*\_Suffisant\_* a ceci de pathologique qu'il a pris neologiquement un sens pejoratif que rien ne lui annoncait; car ce qui suffit est toujours bon. Bien plus, ce sens pejoratif est en contradiction avec l'acception propre du mot; car tout default est une insuffisance, comme *\_default\_* l'indique par lui-meme. On voit que *\_suffisant\_* a ete victime d'une rude entorse. Elle s'explique cependant, et, s'expliquant, se justifie jusqu'a un certain point. Il existe un intermediaire aujourd'hui oublie; dans le seizieme siecle, notre mot s'appliqua aux personnes et s'employa pour capable de; cela ne suscita point d'objection: un homme capable d'une chose est suffisant a cette chose. La construction de *\_suffisant\_* avec un nom de personne ne plut pas au dix-septieme siecle; du moins il ne s'en sert pas. En revanche et comme pour y marquer son deplaisir, il lui endossa un sens de denigrement relatif a un default de caractere, le default qui fait que l'on se croit fort capable et qu'on le temoigne par son air; si bien que le *\_suffisant\_* ne *\_suffit\_* qu'en apparence.

*\_Tancer\_.*—*Tancer\_* releve, a un double titre, de la pathologie: d'abord il a, des l'origine, deux significations opposees, ce qui semble contradictoire; puis il a subi une degradation et, du meilleur style ou il figurait, il a passe au rang de terme familier. Les deux sens opposes, tous deux usites concurremment, sont ceux de defendre et attaquer, de proteger et malmener. On explique cela, parce que le latin fictif *\_tentiare\_*, dont vient *\_tancer\_*, contient le radical *\_tentus\_*, de *\_tenere\_*, lequel peut se preter a la double signification. Mais il n'en est pas moins etrange que les Romains, qui creerent ce vocable, aient assez hesite sur le sens a lui attribuer pour aller les uns vers la protection et les autres vers l'attaque. C'est un phenomene mental peu sain qu'il n'est pas inutile de signaler. Durant le douzieme siecle et le treizieme, les deux acceptions vecurent cote a cote. Mais on se lassa de l'equivoque qui etait ainsi entretenue. Le sens de proteger tomba en desuetude; celui d'attaquer, malmener, prit le dessus. Enfin, par une derniere mutation, la langue moderne en fit un synonyme de gronder, malmener en paroles.

*\_Tante\_.*—*Tante\_*, avec sont *\_t\_* mis en tete du mot, est un cas de monstruosite linguistique. La forme ancienne est *\_ante\_*, dont la legitimité ne peut etre sujette a aucun doute; car *\_ante\_* represente exactement le latin *\_amita\_*, avec l'accent sur *\_a\_*. Mais tandis que la pathologie dans les mots ne les atteint que posterieurement et apres une existence plus ou moins longue, ici l'alteration remonte fort haut. On n'a que des conjectures (qu'on peut voir dans mon dictionnaire) sur l'introduction de ce *\_t\_* parasite, qui deforme le mot. Ce fut un malin destin qui donna le triomphe au deforme sur le bien conforme; car c'est toujours un mal quand les etymologies se troublent et que des excroissances defigurent les lineaments reguliers d'un mot bien derive.

*\_Tapinois\_.*—Un mot est lese et montre des signes de pathologie, quand il perd son office general, et que, inutile dans son expansion, il ne peut plus sortir du confinement ou le mal l'a jete. Au seizieme et au dix-septieme siecle *\_tapinois\_* etait un adjectif ou un substantif qui s'employaient dans le langage courant: une fine *\_tapinoise\_*, un larcin *\_tapinois\_*. La langue moderne a rejete l'adjectif ou le substantif, et n'a garde qu'une locution adverbiale, de laquelle il n'est plus possible de faire sortir *\_tapinois\_*: en tapinois. C'est certainement un dommage; il n'est pas bon pour la flexibilité et la nettete du langage d'immobiliser ainsi des termes qui meritaient de demeurer dans le langage commun. Gaspiller ce qu'on a ne vaut pas mieux dans l'economie des langues que dans celle des menages.

*\_Targuer\_.*—*Targuer\_* est entache d'une faute contre la derivation; il devrait etre *\_targer\_* et non *\_targuer\_*; car il

provient de *\_targe\_*; peut-être les formes de la langue d'oc *\_targa\_*, *\_targar\_*, ont-elles déterminé cette alteration. De plus, il a subi un retrecissement pathologique, quand de verbe à conjugaison libre il est devenu un verbe uniquement réfléchi; les anciens textes usent de l'actif *\_targer\_* ou *\_targuer\_* au sens de couvrir, protéger. Jusqu'à la fin du seizième siècle *\_se targer\_* (*\_se targuer\_*) conserve la signification propre de se couvrir d'une targe, et, figurement, de se défendre, se protéger. Mais, au dix-septième siècle, la signification se hausse d'un cran dans la voie de la métaphore, et *\_se targuer\_* n'a plus que l'acception de se prevaloir, tirer avantage. Il est dommage que ce verbe, tout en prenant sa nouvelle signification, n'ait pas conservé la propre et primitive. Les langues, en agissant comme a fait ici la française, s'appauvrissent de gaieté de cœur.

*\_Teint\_*.—Le *\_teint\_* et la *\_teinte\_* sont deux substantifs, l'un masculin, l'autre féminin, qui représentent le participe passé du verbe *\_teindre\_*. Mais, tandis que la *\_teinte\_* s'applique à toutes les couleurs que la teinture peut donner, le *\_teint\_* subit un retrecissement d'acception et désigne uniquement le coloris du visage; et même, en un certain emploi absolu, le *\_teint\_* est la teinte rosée de la peau de la face. Le *\_teint\_* est ou plutôt a été un mot nouveau, car il paraît être un néologisme créé par le seizième siècle. Du moins on ne le trouve pas dans les textes antérieurs à cette époque. Toutefois il faut dire que la transformation du participe *\_teint\_*, au sens spécial d'une certaine manière d'être du visage quant à la couleur, a été aidée par l'emploi qu'en faisaient les anciens écrivains en parlant des variations de couleur que la face pouvait présenter. Ainsi, quand on lit dans *\_Thomas martyr\_*, v. 330:

De maltalent e d'ire e *\_tainz\_* e tressues,

et dans le *\_Romancero\_*, p. 16:

Fille, com ceste amour vous a palie et *\_tainte\_*,

on est bien près de l'acception du seizième siècle et de la notre.

*\_Temperer\_*, *\_tremper\_*.—C'est un accident qu'un même verbe latin *\_temperare\_* produise deux verbes français, *\_tremper\_* et *\_temperer\_*; et cet accident est dû à ce que, l'ancienne langue ayant forme régulièrement de *\_temperare\_* (avec l'*\_e\_* bref) *\_temprer\_* et, par métathèse de l'*\_r\_*, *\_tremper\_*, la langue plus moderne tira crument *\_temperer\_* du mot latin. Cela fit deux vocables, l'un organique, l'autre inorganique, au point de vue de la formation; mais, la faute une fois admise par l'usage, *\_temperer\_* prit une place que *\_tremper\_* ne lui avait aucunement ôtée; car l'ancienne langue avait spécialisé singulièrement le

sens du verbe latin; dans melanger, allier, combiner qu'il signifie, elle n'avait considere que le melange avec l'eau, que l'idee de mouiller.

\_Trepas\_, \_trepasser\_.—Quand un mot, perdant sa signification propre et generale, passe a une signification toute restreinte, d'ou il n'est plus possible de le deplacer, c'est qu'il a recu une atteinte de pathologie. \_Trepas\_ et \_trepasser\_, conformement a leur composition (\_tres\_, representant le latin \_trans\_, et \_passer\_), ne signifiaient dans l'ancienne langue que passage au dela, passer au dela. Par une metaphore tres facile et tres bonne, on disait couramment \_trespasser\_ de vie a mort, \_trespasser\_ de ce siecle. C'etait de cette facon qu'on exprimait la fin de notre existence. Une fois cette locution bien etablie dans l'usage, il fut possible de supprimer ce qui caracterisait ce mode de passage, et \_trepas\_ et \_trepasser\_ furent employes absolument, sans faire naitre aucune ambiguïte. La transition se voit dans des exemples comme celui-ci, emprunte a Jean de Meung:

Non morurent, ains \_trespasserent\_;  
Car de ceste vie passerent  
A celle ou l'en [l'on] ne puet mourir.

Ici \_trespasserent\_ joue sur le sens de passer au dela et de \_mourir\_. Jusque-la rien a objecter, et de telles ellipses sont conformes aux habitudes des langues. Mais ce qui doit etre blame, c'est qu'en meme temps qu'on donnait a \_trespasser\_ le sens absolu de mourir, on ne lui ait pas conserve le sens originel de passer au dela. Il faudrait que neologisme n'impliquat pas destruction. On remarquera que, tandis que \_trepas\_ est du style eleve, \_trepasser\_ a subi la degradation qui affecte souvent les mots archaiques; il n'est pas du haut style et n'a plus que peu d'emploi.

\_Tromper\_.—Plus d'un accident a frappe ce mot. D'abord il est neutre d'origine, et ce n'est qu'en le denaturant qu'on en a fait un verbe actif. Puis, il est aussi eloigne qu'il est possible de la signification que l'usage moderne lui a infligee. La tres ancienne langue ne connaissait en cette acception que \_decevoir\_, du latin \_decipere\_, qui avait aussi donne l'infinitif \_decoivre\_, par la regle des accents. C'est seulement au quatorzieme siecle que \_tromper\_ prit le sens qu'il a aujourd'hui. La formation de cet ancien neologisme est curieuse. \_Tromper\_ ne signifiait originellement que jouer de la trompe ou trompette. Par la faculte qu'on avait de rendre reflechis les verbes neutres, on a dit, dans ce meme sens de jouer de la trompe, \_se tromper\_, comme \_se dormir\_, \_s'ecrier\_, etc., dont les uns ne sont plus usites et dont les autres sont restes dans l'usage. Des lors il a ete facile de passer a une

metaphore ou *\_se tromper\_* de quelqu'un signifie se jouer de lui. C'est ce qui fut fait, et les plus anciens exemples n'ont que cette forme. Une fois ce sens bien établi, et les verbes réfléchis neutres tendant à disparaître, *\_se tromper\_* devint *\_tromper\_*, pris d'abord neutralement, puis activement. Qui aurait imaginé, avant l'exemple mis sous les yeux du lecteur, que la *\_trompette\_* entrerait dans la composition du vocable destiné à se substituer à *\_decevoir\_* dans le parler courant?

*\_Valet\_.*—Ce mot avec sa signification actuelle est tombé de haut; et sa dégradation est un cas de ma pathologie. De plus, il est affecté d'une irrégularité de prononciation; il devrait se prononcer *\_valet\_*, vu l'étymologie; prononciation qui subsiste, en effet, dans quelques localités. Écrit jadis *\_vaslet\_* ou *\_varlet\_*, il signifiait uniquement jeune garçon; en raison de son origine (il est un diminutif de *\_vassal\_*), il prenait parfois le sens de jeune guerrier. Dans tout le moyen âge il garde sa signification relevée, et un *\_valet\_* peut très bien être fils de roi. Mais à côté ne tarde pas à se montrer une acception à laquelle le sens de jeune garçon se prêtait facilement, celle de serviteur, d'homme attaché au service. Dès le douzième siècle on en a des exemples. Dans la langue moderne, l'usage, a tort, s'est montré exclusif; l'ancienne signification s'est perdue, sauf dans quelques patois fidèles à la vieille tradition; et l'on ne serait plus compris, si l'on donnait à *\_valet\_* le sens de jeune garçon. Toutefois, sous la forme de *\_varlet\_*, le mot a continué de garder une signification d'honneur; mais il ne s'applique plus qu'aux personnages du moyen âge. L'*\_r\_* dans *\_varlet\_* est, comme dans *\_hurler\_* (de *\_ululare\_*), un accident inorganique, mais il n'est pas mal de faire servir des accidents à des distinctions qui ne sont ni sans grâce ni sans utilité.

*\_Viande\_.*—La *\_viande\_* est pour nous la chair des animaux qu'on mange; mais, en termes de chasseur, *\_viander\_* se dit d'un cerf qui va pâturer; certes, le cerf pacifique ne va pas chercher une proie sanglante. Donc, dans *\_viande\_*, l'accident pathologique porte sur la violence faite à la signification naturelle et primitive. Dans la première moitié du dix-septième siècle, ce mot avait encore la plénitude de son acception, et signifiait tout ce qui sert comme aliment à entretenir la vie. En effet, il vient du latin *\_vivendus\_*, et ne peut, d'origine, avoir un sens restreint. Voyez ici combien, en certains cas, la destruction marche vite. En moins de cent cinquante ans, *\_viande\_* a perdu tout ce qui lui était propre. On ne serait plus compris à dire comme Malherbe, que la terre produit une diversité de viandes qui se succèdent selon les saisons, ou, comme Mme de Sévigné, en appelant *\_viandes\_* une salade de concombres et des cerneaux. Pour l'usage moderne, *\_viande\_* n'est plus que la chair des animaux de boucherie, ou de basse-cour, ou de chasse, que l'on

sert sur les tables. Nous n'aurions certes pas l'approbation de nos aieux, s'ils voyaient ce qu'on a fait de mots excellents, pleins d'acceptions étendues et fideles a l'idée fondamentale. Vraiment, les barbares ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

*-Vilain-*—La pathologie ici est une dégradation. Il y a dans la latinite un joli mot: c'est *-villa-*, qui a donné *-ville-*, mais qui signifie proprement maison de campagne. De *-villa-*, le bas latin forma *-villanus-*, habitant d'une *-villa-* ou exploitation rurale. Ainsi introduit, *-vilain-* prit naturellement le sens d'homme des champs; et, comme l'homme des champs était serf dans la période féodale, *-vilain-* s'opposa à gentilhomme et fut un synonyme de roturier. Mais, une fois engagé dans la voie des acceptions défavorables, *-vilain-* ne s'arrêta pas à ce premier degré, et il fut employé comme équivalent de deshonnête, de fâcheux, de sale, de méchant; c'était une extension du sens de non noble. Puis il se spécialisa davantage, et de deshonnête en général devint un avare, un lâche en particulier. Enfin, des emplois moraux qu'il avait eus jusque-là, il passa à un emploi physique, celui de laid, de déplaisant à la vue. C'est ordinairement le contraire qui arrive: un sens concret devient abstrait, mais rien en cela n'est obligatoire pour les langues; et elles savent fort bien que ces inversions ne dépassent pas leur puissance.

*-Voler-*—Le mal qui afflige *-voler-* est celui de la confusion des vocables et de l'homonymie malencontreuse. Ce mot, au sens de dérober furtivement, est récent dans la langue; je n'en connais d'exemple que de la fin du seizième siècle. Auparavant, on disait *-embler-*, issu du latin *-involare-*, qui a le même sens. Par malheur, *-voler-*, l'intrus, a chassé complètement l'ancien maître de la maison. *-Embler-*, qui a été en usage durant le seizième siècle et dont Saint-Simon (il est vrai qu'il ne craint pas les archaïsmes) se sert encore, a aujourd'hui tout à fait disparu de l'usage. Ce qui a fait la fortune de *-voler-*, c'est son identité avec un mot très courant, *-voler-*, se soutenir par des ailes. Une fois que, grâce à quelque connexion assez saugrenue, l'usage eut rattaché l'action du faucon dressé qui *-vole-* (c'est le mot technique) une perdrix et l'action du coquin qui s'empare de ce qui ne lui appartient pas, *-voler-*, c'est-à-dire dérober, étant protégé par *-voler-*, c'est-à-dire se mouvoir en lair, n'eut plus aucun effort à faire pour occuper le terrain d'*-embler-*. Mais admirez la sottise de l'usage, qui délaisse un terme excellent pour confondre le plus maladroitement ce qui était le plus justement distinct. *-Voler-* avec son sens nouveau est un gros péché contre la clarté et l'élégance. C'est le seizième siècle qui est coupable de ce fâcheux néologisme.

L'ordre alphabétique est nécessairement aveugle. Pourtant il a,

ici, semble voir clair; car il fait que je termine cette esquisse par l'un des plus frappants exemples de la distorsion que de vicieuses habitudes peuvent infliger a un mot sain jusque-la. Jamais, dans l'espece humaine, epine dorsale n'a ete plus maltraitee par la pathologie.